

ORGANE DE LA FÉDÉRATION NATIONALE ANDRÉ-MAGINOT

ISSN 1269-472X

La Charte

96^e ANNÉE

AVRIL - MAI - JUIN 2025 N° 2



**LES FOURMIS :
DES COMPORTEMENTS
SI HUMAINS**

ÉDITORIAL	3
ACTUALITÉS	4
250 ans d'alliance militaire franco-américaine	4
Partenariat avec l'école de guerre-Terre	4
Rencontre avec Mme Mirallès	5
Inauguration du village des blessés	5
Commémorations du 9 mars 1945	6
Le Bleuet de France	8
DOSSIER	10
Les fourmis : des comportements si humains	
MÉMOIRE	19
Nicole Girard-Mangin : une héroïne oubliée	
HISTOIRE	23
Août 1944 : Un B17 abattu à Montlouis-sur-Loire	
ALGÉRIE	25
VOS SOUVENIRS	42
LES GROUPEMENTS	44
CULTURE ET SCIENCES	48
LECTURE	50
ANNONCES	51



1^{re} de couverture : Gros plan sur une fourmi.
© Makamuki0/Pixabay

4^e de couverture : Cascade d'El-Ourit à Tlemcen, avril 2025.
© Fatima Brahmi

Ancienne Fédération Nationale des Mutilés, Victimes de guerre et Anciens Combattants. L'aînée des associations, créée en 1888 et reconnue d'utilité publique le 28 mai 1933.

SIÈGE SOCIAL ET ADMINISTRATION :
24 bis, boulevard Saint-Germain, 75005 Paris
Tél. : 01 40 46 71 40
Email : fnam@maginot.asso.fr
Site internet : www.federation-maginot.com
CCP Fédération Maginot Paris 714-96U

DIRECTION ET RÉDACTION :
Directeur de la publication : René Peter
Rédacteur en chef : Jean-Marie Guastavino
Rédactrice en chef adjointe : Cathy Berjot-Ben Helal
Email rédaction : lacharte@maginot.asso.fr
Email diffusion : fnam@maginot.asso.fr

RÉSIDENCE ANDRÉ-MAGINOT (EHPAD) :
Tél. : 02 48 52 95 60

IMPRESSION - EXPÉDITION :
Caractère Imprimeur
ZI Delta, 57 Montée de Saint-Menet,
13011 Marseille

La direction de *La Charte* ne peut être tenue pour responsable de la perte ou de la destruction des documents qui lui auraient été spontanément confiés

La solidarité... notre force

Fidèle à ses engagements, la FNAM poursuit et renforce son implication dans le domaine de la solidarité, notamment auprès de nos blessés et de leurs familles.

Le 4 avril, j'ai eu le plaisir et l'honneur de signer une lettre d'intention avec Mme Patricia Mirallès, ministre déléguée aux anciens combattants et à la mémoire, concrétisant ainsi notre engagement à soutenir le dispositif ATHOS (dispositif de réhabilitation militaro-sociale, et psycho-sociale - RPS - adapté à la singularité des blessés militaires psychiques).

Le 11 avril, Brigitte Raine, secrétaire générale, et Patrick Remm, vice-président, ont représenté la Fédération lors de l'inauguration du Village des blessés à Fontainebleau dont la FNAM est l'un des principaux mécènes.

Dernièrement, j'ai été invité par le général Schill, CEMAT, qui souhaite créer une fondation pour l'Armée de terre, seule armée à ne pas en posséder. L'objectif est de diffuser l'esprit d'engagement au cœur de la société autour de trois piliers, la solidarité, la mémoire et la jeunesse. Il souhaite nous associer à cette initiative. Les objectifs sont quasiment ceux de la Fédération et nous allons bien évidemment répondre favorablement à cette demande qui, au-delà de l'intérêt de la démarche, renforcera nos liens avec l'institution militaire. Nous serons alors, dès cet été, membre du collège des fondateurs et siégerons au conseil d'administration de cette fondation.

Par ailleurs, une convention avec l'ONaCVG, actuellement à l'étude, sera signée avec Mme Verdier-Jouclas, Directrice générale, lors du congrès de Toulon en présence de Madame la ministre déléguée aux anciens combattants et à la mémoire.



Enfin, je reprends à mon compte la proposition du président du Bleuet, Patrick Remm, visant à nous impliquer dans les collectes à venir. Votre mobilisation, celle des présidents de groupement, est essentielle et nous suggérons de vous associer à cette collecte du Bleuet pour la redynamiser en cette année du centenaire. Cette année s'annonce cruciale pour notre pays et sa défense, mais aussi celle des anciens combattants que nous sommes. C'est un magnifique projet fédéral et fédérateur pour 2025 et bien sûr pour l'avenir.

Ensemble, faisons de cette année une année inoubliable pour cette fleur qui symbolise le soutien que nous devons aux blessés de guerre, aux familles endeuillées et aux pupilles de la Nation.

Lors du congrès, nous préciserons dans le détail la démarche dans laquelle je vous demande de vous inscrire pour en faire un succès éclatant.

Général (2s) René PETER
Président fédéral

250 ans d'alliance militaire franco-américaine

Le 3 février 2025 à Washington, le général Schill, chef d'état-major de l'armée de Terre française, a offert à chacun de ses homologues américains une statue de bronze reproduisant un moment de complicité entre le maréchal Ferdinand Foch et le général John Pershing, comme symbole de la coopération historique et opérationnelle liant les forces terrestres des deux pays. Étaient présents des mécènes français dont la FNAM, représentée par Mme Brigitte Raine, secrétaire générale, ainsi que l'arrière-petit-fils du maréchal Foch, Thierry Fournier-Foch et son arrière-petite-fille, Nadine Ermeneux.



Le soir, s'est déroulée la réception à l'ambassade de France à Washington, sur le thème « Deux hommes, une cause, trois siècles » qui mettait en lumière la fraternité des armes qui unit la France et les États-Unis d'Amérique.



La FNAM et l'École de Guerre-Terre



Le 5 février 2025, le général (2S) René Peter, président fédéral, et Cyril Carnevilliers, président de la commission mémoire et jeunesse, ont rencontré les élèves de la promotion de l'école de guerre Terre et leur directeur.

À l'issue de cette rencontre, un partenariat a été signé entre la FNAM et l'EDG-T pour valoriser et soutenir les projets mémoriels des futures promotions et marquer un lien de filiation entre les combattants d'hier et les chefs de corps de demain.



Rencontre avec Mme Mirallès

Partageant la volonté commune d'agir au service des blessés, le ministère des Armées et la Fédération nationale André-Maginot souhaitent définir les contours d'un partenariat permettant à la FNAM de soutenir le dispositif ATHOS dans la durée.

En conséquence, le vendredi 4 avril 2025, le président fédéral, le général (2S) René Peter a reçu Mme Patricia Mirallès, ministre déléguée chargée de la Mémoire et des Anciens Combattants pour signer la lettre d'intention entre le ministère des Armées et la FNAM.



Inauguration du Village des blessés

Le vendredi 11 avril 2025, au cœur du Centre National des Sports de la Défense (CNSD) de Fontainebleau, a été inauguré le Village des blessés, désormais baptisé « Village adjudant Géo André ». La FNAM était représentée par Brigitte Raine, secrétaire générale, et Patrick Remm, vice-président.

Fruit d'une volonté conjointe des armées, de la Gendarmerie nationale et de plusieurs partenaires associatifs, ce village, incarne un engagement fort envers les militaires blessés, qu'ils soient d'active ou anciens combattants.

Conçu comme un lieu de répit et de reconstruction et complémentaire aux dispositifs médicaux existants, il accueillera dès janvier 2026 jusqu'à 100 pensionnaires répartis dans une trentaine de bungalows, où les blessés et leurs familles bénéficieront d'un accompagnement global, favorisant le retour à l'autonomie.

Lors de la cérémonie, les différentes interventions ont souligné l'importance de ce lieu dans le parcours de vie des blessés. La FNAM, partenaire engagée du projet, salue la concrétisation de cette initiative qui honore nos blessés et renforce le lien armée-nation.



Commémoration du coup de force japonais du 9 mars 1945

L'association « Citadelles et Maquis d'Indochine 1939-1945 » (Gr 09) a voulu donner une ampleur particulière cette année à la commémoration du coup de force japonais en Indochine, à l'occasion de son 80^e anniversaire. Elle s'est tenue sous le haut patronage de Mme la Ministre Patricia Mirallès et a été labellisée « 80 ans Libération » par le GIP Mission Libération.

auteur des « Cages de la Kempetaï ». Il a été suivi d'un verre de l'amitié ;

- Et sous l'Arc de triomphe, lors du ravivage de la Flamme, accompagné par la musique des Troupes de Marine.

L'assistance était nombreuse et beaucoup de personnalités militaires et civiles nous ont fait l'honneur de participer à chacune des étapes



Le dépôt de gerbe par M. de Laborie, le général Lang et le général Delion.

Les manifestations se sont déroulées à Paris, le dimanche 9 mars 2025, en différents lieux :

- Devant la pla-que du général Lemonnier (à l'angle de la rue de Rivoli et de l'avenue du général Lemonnier) par un dépôt de gerbe ;
- À la cathédrale Saint-Louis des Invalides, pour une messe et un dépôt de gerbe devant l'autel dédié aux soldats français morts en Indochine ;
- Un déjeuner au Cercle Saint-Augustin ;
- à l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, à l'occasion d'un visionnage de la première partie du film d'Eric Deroo « le Piège Indochinois », et débat animé par le réalisateur, le LCL Champeaux, chargé de mission à la délégation au patrimoine de l'Armée de Terre et Guillaume Zeller, journaliste historien,



Échange entre le colonel Guinard et la délégation de St Cyr.

de la journée.

Étaient présentes les familles et descendants des victimes du coup de force japonais, en particulier celle du capitaine de gendarmerie d'Hers, compagnon de la Libération à titre posthume ; les membres de l'association Citadelles et maquis d'Indochine, M. Koichi Courant, représentant la ministre déléguée aux Anciens Combattants et à la Mémoire, le général Pierre Casaubieilh, commandant la région de gendarmerie d'Île-de-France, le colonel Philippe Trinckquel, chargé de mission de la gendarmerie Île de France, le général Paul Gèze, commandant l'école militaire de spécialisation de l'outre-mer et de l'étranger, le général (2S) Philippe Bonnet,



Le ravivage.

président de la FNAOM-ACTDM, le général de division(2S) Michel Delion, directeur de la mission 80 ans Libération, le général (2S) Pierre Lang, membre de l'ASOM, le colonel Alain Bauer, chef d'état-major de l'EMSOME, le colonel Thierry Chipot, adjoint du commandant de l'EMSOME.

Nous avons aussi été très heureux d'accueillir tout au long de la journée une délégation de Saint-Cyriens du 1^{er} bataillon de la 209^e promotion *Capitaine Robert Goupil* – officier qui intégra la colonne Alessandri en Chine à l'issue du coup de force du 9 mars.

Fondée en 1978, l'association Citadelles et maquis d'Indochine 1939-1945 a pour mission d'assurer la défense des droits et de la mémoire de ceux qui, civils ou militaires, participèrent en Indochine, de 1939 à 1945, aux différentes formes d'action ayant pour but

la sauvegarde des intérêts et de l'honneur de la France. Elle s'est aussi fixée comme objectif de contribuer à l'établissement de la vérité historique sur ces événements, et de susciter l'intérêt de personnes motivées par l'étude de la Seconde Guerre mondiale en Indochine, de 1939 au 2 septembre 1945, acte de la capitulation du Japon, troisième puissance de l'Axe.

Le 9 mars 1945 est une date méconnue de la plupart des Français. Elle est pourtant le point de départ du processus de la décolonisation pour notre pays et d'une terrible guerre qui va durer 30 ans. C'est surtout l'une des dernières grandes gestes françaises, témoin d'actes héroïques et désespérés contre un adversaire bien plus nombreux et beaucoup mieux armé.

Le sang versé des Français dans ces combats, aux antipodes de leur patrie et oubliés par leurs compatriotes, permettra au général Leclerc de ratifier l'acte de reddition du Japon, le 2 septembre 1945, au même titre que les alliés dont les États-Unis et l'Angleterre, marquant ainsi la fin effective de Seconde Guerre mondiale.

Loïc de LABORIE

Président de l'association Citadelles et Maquis d'Indochine 1939-1945





1 - La célébration des 100 ans du Bleuët de France

2025 marque le centenaire du Bleuët de France, symbole national de mémoire et de solidarité. Depuis sa création après la Première Guerre mondiale, cette fleur incarne l'hommage aux combattants et le soutien aux victimes de guerre et d'attentats.



Depuis 100 ans :

Né durant la Première Guerre mondiale, le Bleuët de France trouve son origine en 1925 à l'Institution Nationale des Invalides. Créés pour soutenir les blessés de guerre, des ateliers de confection de bleuëts leur permettaient d'obtenir un complément financier.



Cette initiative est portée par deux infirmières de l'Institution Nationale des Invalides, Suzanne Lenhardt et Charlotte Malleterre, qui souhaitaient offrir aux blessés et à leurs familles, un moyen de se réinsérer socialement et économiquement.



100 ans d'engagement au service des blessés, des veuves, des orphelins et des pupilles de la Nation.



Les actions menées :



Aides financières et accompagnements des combattants d'hier et d'aujourd'hui, des victimes de guerre et d'attentats, des orphelins et pupilles de la Nation.



Financement de projets solidaires pour faciliter la réinsertion et la reconstruction.



Transmission et devoir de mémoire auprès des jeunes générations.



Une œuvre centenaire, contemporaine et moderne



Aujourd'hui encore, le Bleuët de France s'adapte aux enjeux contemporains et soutient les blessés des armées ainsi que les victimes d'attentats.



Son action reste essentielle pour accompagner ceux qui souffrent des conséquences des conflits modernes et des attaques terroristes.



100 ans de solidarité, 100 ans de mémoire, 100 ans de collectes pour aider ceux qui restent.

2 - L'importance de la solidarité nationale envers le Bleuët de France

Le Bleuët de France ne se limite pas au passé : il soutient aujourd'hui 25 000 bénéficiaires.



Qui sont les bénéficiaires ?

- Les anciens combattants.
- Les militaires blessés en Opération Extérieure.
- Les victimes d'actes de terrorisme.
- Les veuves de guerre, les familles des disparus et des blessés.
- Les orphelins de guerre et les pupilles de la Nation, dont l'accompagnement est essentiel.
- Les militaires projetés en mission.

Ne les oublions pas !

- Chaque don collecté contribue directement à leur reconstruction.
- Notre engagement doit être intergénérationnel : les jeunes sont aussi les héritiers de cette mémoire et de cette solidarité.

3 - L'importance de la mobilisation nationale pour faire vivre le Bleuet

Les collectes du Bleuet de France sont essentielles pour maintenir et renforcer l'action solidaire. Elles permettent de financer les aides et projets à destination des 25 000 bénéficiaires.

Les quatre grandes dates commémoratives :

- 11 mars (journée nationale d'hommage aux victimes du terrorisme).
- 8 mai (victoire de 1945, hommage aux combattants de la Seconde Guerre mondiale).
- 14 juillet (Fête nationale, célébration de l'engagement des forces armées et des valeurs républicaines).
- 11 novembre (Armistice de 1918, hommage aux combattants de la Grande Guerre et à tous les morts pour la France).

Les deux dates essentielles : 8 mai et 11 novembre

- Ces deux journées concentrent l'essentiel des collectes et de la visibilité du Bleuet de France.
 - La collecte du 8 mai se déroule du 1^{er} au 8 mai inclus.
 - La collecte du 11 novembre se déroule du 4 au 16 novembre inclus.
- Chaque collecte est une occasion de sensibilisation et de mobilisation.

Pourquoi les collectes sont vitales ?

- Elles assurent le financement des aides directes aux bénéficiaires.
- Elles permettent la mise en place de projets de reconstruction et d'accompagnement.
- Elles œuvrent à la transmission et au devoir de mémoire.

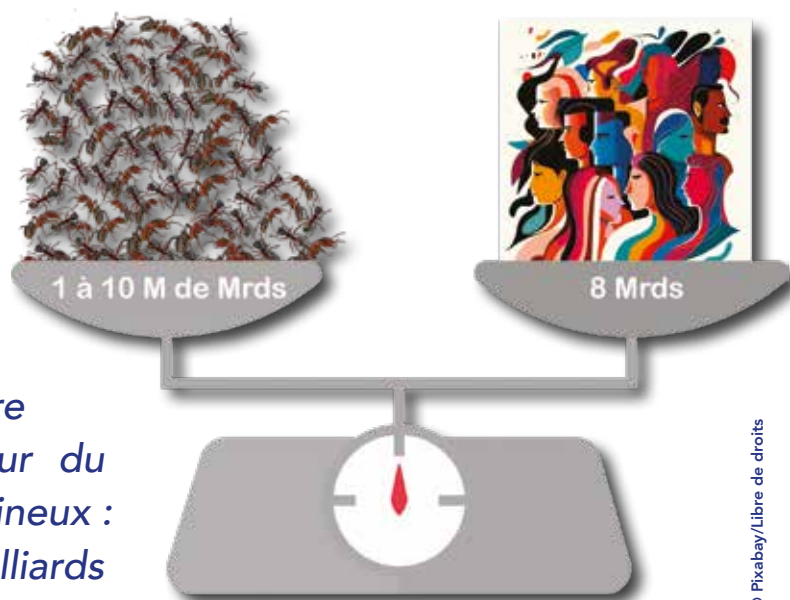
Grâce à elles, le Bleuet de France vit depuis 100 ans pour continuer à aider ceux qui restent.



Les fourmis : des comportements si humains

Des fourmis, qui se seraient égarées dans notre publication ? Quel rapport avec notre problématique habituelle ? Aucun, en première approche, mais à la réflexion nous pouvons prendre connaissance de ces sociétés si bien organisées, si semblables et si différentes de la nôtre. Luc Passera, myrmécologue appartenant à la fine fleur de la recherche scientifique nous dévoile certains aspects de ce monde mystérieux des insectes sociaux et vous invite à la découverte des similitudes et des différences entre nos sociétés.

Les fourmis sont partout. Dans votre jardin, dans votre cuisine et dans toutes les régions du monde sauf les régions polaires. La France métropolitaine en compte environ 220 espèces mais le monde entier à peu près 16 000. Une estimation du nombre d'individus qui trottent autour du globe, aboutit à un relevé vertigineux : entre 1 et 10 millions de milliards d'ouvrières. Leur poids est équivalent à celui de toute l'humanité.



© Pixabay/Libre de droits

Pour faire bref les fourmis sont des insectes sociaux formant des sociétés matriarcales pratiquant la division du travail. Les ouvrières coopèrent pour assurer le succès et la survie de la fourmilière.

À l'origine d'une fourmilière, il y a une femelle ailée qui s'échappe dans les airs pendant l'été. Elle est fécondée par un mâle, lui aussi ailé (photo 1). La femelle ailée stocke les spermatozoïdes dans une poche, la spermathèque.



Elle utilisera les spermatozoïdes durant toute sa vie qui peut atteindre plusieurs années et même plusieurs décennies. Elle ne s'accouplera jamais plus. Le mâle va mourir, son rôle étant terminé.

La femelle fécondée perd ses ailes et disparaît dans un trou du sol. Elle est devenue une reine. Commence alors la période de fondation. La jeune reine pond et élève elle-même la première couvée : les œufs éclosent donnant naissance à des larves. La reine ne s'alimente pas. Les muscles de ses ailes qui ont disparu sont transformés en un aliment liquide. Cette bouillie est régurgitée aux larves, bouche à bouche. Ces pratiques sont des trophallaxies.

Les larves grossissent, muent plusieurs fois et se métamorphosent à l'abri d'un cocon. Il en sort une jeune ouvrière, c'est-à-dire une jeune femelle sans aile. Toutes les ouvrières résultent de la ponte d'un œuf fécondé. Les mâles, qui apparaîtront bien plus tard, résul-

teront de la ponte d'un œuf vierge. Ce déterminisme du sexe est donc très spécial chez les fourmis.



© Pixabay/Libre de droits



Les premières ouvrières vont prendre en charge l'alimentation de la société. Elles sortent du nid, recherchent des aliments sucrés comme le nectar des fleurs ou chassent des proies. De retour au nid, elles prennent soin des larves et de la reine. La fondation est terminée. La reine ne se consacrera désormais qu'à la ponte. Elle est devenue exclusivement une machine à pondre qui peut vivre des années.

DIVISION DU TRAVAIL

Une carrière professionnelle programmée

Dès que la nouvelle société a suffisamment d'ouvrières, on observe une répartition des tâches entre elles. Celles qui viennent de sortir de leur cocon restent au centre du nid. Ce sont des nourrices. Elles ont pour mission les soins aux larves, regroupées dans des nurseries, et à la reine. Elles sont donc chargées de nourrir la reine et les larves en les alimentant bouche à bouche au moyen des trophallaxies (photo 2).

Ce travail de nourrice dure une dizaine de jours. Plus âgée, l'ouvrière se déplace dans le nid, selon un mouvement centrifuge, gagnant les loges périphériques. Encore plus âgée, l'ouvrière s'aventure près de la sortie. Elle semble mémoriser l'environnement du nid.



© Pixabay/Libre de droits

Ce n'est que lorsqu'elle est âgée de deux ou trois semaines qu'elle s'aventure hors du nid. Elle est devenue une fourrageuse, chargée de récolter de la nourriture. Chez les espèces mellivores (qui se nourrissent de miel), les fourrageuses recherchent des aliments sucrés. Elles récoltent le nectar des fleurs, les exsudations des bourgeons ou encore le miellat produit par les pucerons. Les liquides sucrés sont stockés dans un élément spécial du tube digestif : le jabot social. De retour au nid, son contenu sera transféré aux nourrices par le biais des régurgitations trophallactiques. Chez les espèces carnivores, les fourrageuses sont des chasseuses chargées de capturer des proies et de les ramener au nid.

Cette division du travail, avec des nourrices jeunes et des fourrageuses âgées se retrouve chez toutes les espèces de fourmis. Elle ressemble à un déroulement de carrière tel que nous le connaissons. Jeunes et sans

expérience, nous sommes d'abord collégiens et lycéens. Plus expérimentés, nous exerçons un métier qui permettra de nourrir un foyer.

Une large palette d'activités

Au gré des observations réalisées chez une variété d'espèces, on a pu identifier d'autres activités liées à l'âge de la société ou à son mode de vie. On rencontre ainsi des bâtisseuses, s'affairant au creusement de nouvelles chambres quand la colonie s'accroît. L'existence de gardiennes est fréquente. Ces ouvrières se postent à l'entrée du nid pour surveiller la venue d'éventuelles intruses. D'autres fonctions sont liées à un mode de vie particulier et confinent au taylorisme (organisation scientifique du travail). Ce sont des chasseuses qui ne dédaignent pas les produits sucrés. Aussi, sur le terrain, certaines ouvrières se consacrent à la récolte des substances sucrées alors que d'autres chassent. Mais au sein de ces chasseuses, il existe des spécialités. Certaines sont des tueuses : elles saisissent les proies avec leurs mandibules et les tuent d'un coup d'aiguillon. Leur travail s'arrête là (photo 3). Elles sont relayées par des transporteuses qui traînent les cadavres jusqu'au nid.

Les champignonnistes américaines lancent de longues colonnes de fourrageuses qui

3



© Alex Wild
alexanderwild.com

4



ramènent serrés entre leurs mandibules des fragments de feuilles destinées à constituer le terreau sur lequel poussera le champignon. Perchée sur le morceau de feuille, on peut voir une ou deux minuscules ouvrières agitant frénétiquement ses antennes. Elles ont pour fonction d'apeurer et éloigner des mouches parasites qui tentent de pondre sur la fourrageuse. Ces petites fourmis sont des gardes du corps (Photo 4).

La flexibilité de l'emploi

Dans notre monde humain nous savons répondre à une modification des offres d'emploi et nous diriger vers un secteur d'activités porteur. Les fourmis aussi, dans une certaine mesure, peuvent changer d'activité. La chronologie temporelle nourrices/fourrageuses n'est pas figée. Les fourmis connaissent la flexibilité du travail. Il suffit de priver une colonie de *Tapinoma erraticum* de ses fourrageuses pour remarquer qu'elles sont immédiatement remplacées par des nourrices. Ces dernières, malgré leur jeune âge, anticipent

leur plan de carrière car il est urgent d'alimenter la société.

À quel âge la retraite ?

La vie d'une fourrageuse est brève ; une dizaine de jours tout au plus, sauf pour celles qui hivernent pendant l'hiver. Le monde extérieur est plein de dangers. Elle peut être victime d'intempéries mais surtout d'une mauvaise rencontre : fourmi agressive d'un nid étranger, oiseau, lézard et autres prédateurs. Si la fourrageuse échappe aux périls extérieurs, elle ne connaîtra pas pour autant le repos. Il n'y a pas de retraite chez les fourmis. La culture du champignon, chez les fourmis champignonnistes d'Amérique, produit beaucoup de déchets. Ils sont évacués vers de nombreuses loges-poubelles. La gestion de ces poubelles pleines de bactéries dangereuses est confiée à des fourrageuses âgées et fatiguées. Elles y mourront de maladie. Ce n'est pas une perte fonctionnelle pour la société puisqu'elles sont en fin de vie.

Fourmis portant des feuilles au Panama.

© Christian Holzinger/Unsplash





Elles mobilisent les individus les plus âgés pour faire une guerre qui est épargnée aux plus jeunes.



Chez les fourmis tisserandes, l'évolution a trouvé une nouvelle activité aux fourrageuses âgées, devenues moins agiles. Elles sont casernées dans des nids secondaires situées aux frontières. En cas d'invasion, elles serviront de chair à canon. Là encore, la perte est insignifiante pour la société. Ce sont de vieilles ouvrières incapables d'assurer d'autres fonctions.

Les fourmis peuvent passer pour d'étranges sociétés aux yeux de l'homme. Elles mobilisent les individus les plus âgés pour faire une guerre qui est épargnée aux plus jeunes. Ce faisant, elles ne gaspillent pas l'investissement énergétique consacré à l'élevage des jeunes.

L'examen de la carrière professionnelle des fourmis réserve aussi des surprises. On a des fourmis l'image d'un peuple industriel,

toujours en activité. C'est une image trompeuse. Le visionnage des fourmis d'un nid, marquées individuellement, montre que certaines ouvrières ne font strictement rien. Elles restent immobiles au fond de la fourmilière pendant des jours. Existerait-il des fourmis paresseuses ? Ou faut-il y voir une sorte d'armée de réserve mobilisable pour une tâche urgente ?

S'il existe des ouvrières peu vaillantes, le monde des fourmis connaît aussi des travailleuses d'élite. L'observation d'ouvrières du genre *Formica* permet de repérer des ouvrières super actives, accomplissant deux ou trois fois plus de sorties de ravitaillement que leurs sœurs. Pourquoi ? Là encore le mystère demeure quant à l'origine de ce comportement stakhanoviste. Fourmis paresseuses ou fourmis hyperactives, ces comportements ne nous sont pas étrangers.



Fourmis grises.

© Kazuend/Unsplash

5



6



La défense de la société

L'agressivité et la discorde sont une marque de nos sociétés humaines. À l'intérieur d'une même nation, les conflits opposant les citoyens sont fréquents allant de la joute verbale à la guerre civile. Entre nations c'est encore pire. Les guerres sanglantes entre nations pour des questions territoriales sont une constante de l'espèce humaine. Qu'en est-il chez les fourmis ?

Prenons pour exemple la banale fourmi noire des jardins, *Lasius niger*. On peut considérer que sa fourmilière est un état-nation. À la différence de l'espèce humaine, il n'y a pas de conflits visibles à l'intérieur de cette fourmilière, de cette nation. Pas de contestations, de révolutions, de guerres civiles dans le nid des *Lasius niger*. La confrontation est réservée aux relations entre fourmilières étrangères, d'autres nids de *Lasius niger* ou bien ceux d'espèces étrangères. C'est la conservation ou la conquête de nouveaux territoires riches en ressources alimentaires qui engendre des combats. Les confrontations violentes sont pourtant assez rares. Les fourmis usent plutôt d'un autre procédé. Il suffit à l'espèce conquérante de monopoliser la source de nourriture en la saturant d'ouvrières fourrageuses empêchant ainsi l'adversaire de se nourrir. C'est ainsi que la fourmi d'Argentine, une espèce invasive, a conquis le littoral méditerranéen. Les fourmis natives, privées de nourriture ont disparu en quelques années. Une sorte de guerre économique ?

Une caste de soldats

Il n'en reste pas moins que la fourmilière peut être amenée à se défendre. Elle fait alors appel à des soldats. Les soldats, on devrait dire des soldates, sont des ouvrières

à la tête démesurée, armée de fortes mandibules. Lors des confrontations, les mandibules coupent, taillent, arrachent pattes et antennes des ouvrières ennemies.

Ces mandibules peuvent prendre des formes extravagantes. Celles des fourmis légionnaires américaines sont recourbées en forme de crochet de boucher (photo 5). Leurs propriétaires se postent, immobiles, le long des colonnes de chasse. Ils dissuadent ainsi quiconque aurait l'idée saugrenue d'interrompre le flot des ouvrières. Ces mandibules percent la peau de n'importe quel vertébré, homme compris. Elles restent crochetées même si l'on coupe la tête de la fourmi. Les Indiens d'Amérique ont longtemps utilisé cette particularité pour transformer les mandibules en agrafes chirurgicales suturant les plaies.

Les soldats ne font pas toujours la guerre. Les *Camponotus truncatus* de nos forêts innovent en matière de défense. Leurs sociétés logent dans les branches d'arbres. L'entrée se fait par une ouverture circulaire taillée à la dimension de la tête des soldats. De forme cylindrique leur face avant est aplatie en forme de bouclier (photo 6). Le soldat bouche l'entrée exactement comme un bouchon obture une bouteille. Lorsque les ouvrières fourrageuses reviennent au nid, elles tapotent de leurs antennes le bouchon obturateur. Le soldat-portier ainsi informé recule, libérant le passage.

7



chez les espèces carnivores, les mandibules des soldats deviennent des armes de chasse. Elles peuvent s'allonger en forme de pinces (photo 7). Elles peuvent aussi fonctionner comme un piège à loup. L'ouvrière avance alors mandibules ouvertes à 180° (photo 8). Au contact d'une proie, elles se referment à une vitesse incroyable : entre 0,3 et 1 milli-seconde. Quarante-cinq fois plus rapide que le temps nécessaire à un airbag de voiture pour se gonfler ! C'est dire que la proie, larve de grillon ou jeune mille-pattes, n'a aucune chance d'en réchapper.

Une arme redoutable : l'aiguillon

Environ la moitié des espèces de fourmis possèdent un aiguillon. Il est utilisé comme arme de guerre mais aussi pour la chasse chez les espèces carnivores. Relié à une glande à poison, il permet d'injecter des composés vénéreux. À la différence de celui des abeilles, il n'est pas barbelé. L'ouvrière peut alors piquer aussi souvent qu'il y a du venin dans la glande. L'aiguillon des fourmis de France n'a rien de redoutable : à peine une légère brûlure vite dissipée. Mais sous les tropiques, quelques espèces sont plus redoutables. *Paraponera clavata*, mesure 2 à 3 cm de long. Sur une échelle de 0 à 4 établie pour scorer la douleur des piqûres d'hyménoptères, il obtient la note 4+. La torture dure jusqu'à 24 heures d'où son surnom de *hormiga*

8



9



veinticuatro – Fourmi 24 (photo 9). Le venin, qui contient un peptide neurotoxique et paralysant, tue une souris en 10 minutes.

Des fourmis kamikazes

L'utilisation de mandibules puissantes ou d'un aiguillon acéré n'est pas toujours suffisante pour enrayer une attaque ennemie. Une fourmi asiatique pousse alors le sacrifice à un degré ultime. Cette espèce possède dans sa tête et son thorax des glandes hypertrophiées. En cas de menace sérieuse, elle contracte son abdomen qui explose littéralement en projetant son contenu gluant et toxique sur l'ennemi (photo 10). Ne pourrait-on pas comparer ce comportement suicidaire à celui rencontré dans certains conflits humains ?



Un budget pour la défense

Entretenir une force de défense est coûteux pour un pays. Les soldats des fourmis, quand leur seule utilité est la défense de la société, forment une caste coûteuse à obtenir et entretenir. Pour devenir larve de soldat, une jeune larve doit recevoir un supplément alimentaire puisqu'elle est plus grosse. À l'âge adulte, l'entretien de cette caste constitue une charge énergétique importante. Dans les sociétés de *Pheidole pallidula* on observe que les soldats constituent un pourcentage qui fluctue pendant la saison active. De façon surprenante, ils sont d'autant plus nombreux que la colonie est plus menacée par une société adverse qui tente de gagner du terrain. Autrement dit les *Pheidole* adaptent le format de leur armée à la nature du danger. Comment ne pas penser à des pays qui augmentent le budget de leur défense nationale quand les pays voisins deviennent menaçants ?

HYGIÈNE ET PROPRETÉ

Les larves reposent à même le sol humide. Elles sont menacées par la prolifération de divers pathogènes, bactéries ou champignons. Quant aux ouvrières, la vie sociale implique une promiscuité favorable, à des



épidémies exactement comme chez l'homme dans les crèches ou les EHPAD.

Les premières mesures prises par les fourmis sont préventives. Divers comportements visent à empêcher ou limiter les infections.

Rester propre sur soi

Les ouvrières passent beaucoup de temps dans le nid à nettoyer leurs antennes. Elles disposent pour cela d'une sorte de peigne porté par les pattes antérieures. En faisant glisser les antennes entre les dents du peigne, les ouvrières les débarrassent de saletés diverses ou des spores des champignons pathogènes (photo 11). Le peigne est nettoyé à son tour en le glissant entre les mandibules. Toutes les saletés sont alors stockées dans une poche située sous la langue. Cette poche est vidangée périodiquement. Ce nettoyage mécanique constitue la première ligne de défense contre les infections.

Des sanitaires impeccables

L'usage de toilettes est un marqueur de la vie sociale. Les fourmis possèdent donc leurs toilettes, généralement une chambre particulière réservée à cet effet. Les ouvrières y

pénètrent régulièrement pour y déféquer. Pas de chasse d'eau ici mais un système qui s'apparente à nos toilettes sèches.

Mourir loin du nid pour le protéger

Beaucoup de fourrageuses meurent à l'extérieur, victimes de divers événements. Une minorité vieillit dans le nid. Un marquage permet de constater que beaucoup de ces fourrageuses qui sont en fin de vie le quittent pour aller mourir dans la solitude. Ce comportement volontaire permet bien sûr d'éviter une éventuelle contagion qui pourrait affecter durement la population.

Éloigner les cadavres

Il arrive malgré tout que l'ouvrière meure dans le nid. La décomposition des cadavres est source potentielle d'infection. L'odeur de la mort chez les fourmis est celui de l'acide oléique. Le cadavre ainsi repéré est jeté hors de la fourmilière ou entreposé dans des chambres particulières, plus poubelles que cimetières d'ailleurs, car les fourmis y entassent aussi toutes sortes de déchets.



La pharmacie est à côté

Etsi l'on désinfectait le nid ? C'est une solution préconisée par les fourmis des bois. Quand on démonte leur dôme formé d'un entassement d'aiguilles de conifères, on remarque la présence de minuscules grains de résine dont le poids cumulé peut atteindre 20 kg (photo 12). La résine est riche en terpènes dont les vertus antibactériennes et antifongiques sont bien connues. Ces fourmis des bois ont trouvé un moyen original d'assainir l'intérieur de leur logis. Il leur suffit d'aller à la pharmacie voisine, le sapin qui leur a fourni des matériaux de construction.

Fabriquer ses antibactériens

Malgré les mesures préventives il arrive quand même que la fourmilière soit infectée. Il est temps d'utiliser des antimicrobiens. Les fourmis sont les seuls insectes à posséder des glandes métapleurales logées dans l'arrière du thorax. En présence de pathogènes ces glandes s'activent et sécrètent des substances antimicrobiennes et antifongiques. En frottant leurs pattes contre leur thorax les ouvrières nourrices les récupèrent et les transmettent à leur bouche. Elles sont ensuite distribuées par léchages aux sœurs et aux larves. Les toilettes croisées font bénéficier tous les individus de cette distribution d'antimicrobiens.

Fin de la première partie

Luc PASSERA

Nicole Girard-Mangin, une héroïne oubliée

La Grande Guerre fut une affaire d'hommes. Dans la mémoire collective, il reste de ce conflit les Poilus, les Gueules Cassées, le Soldat inconnu et les témoignages littéraires de Genevoix, Barbusse ou encore Dorgelès. Dans les manuels d'histoire, quelques références timides aux munitionnettes, aux petites Curie ou aux anges blancs, mais rien, pas un mot sur cette héroïne méconnue au destin incroyable : Nicole Girard-Mangin, seule femme médecin française du front de 14, mobilisée par erreur à la suite d'une faute d'orthographe.



Nicole Mangin voit le jour en 1878 à Paris, à une époque où la femme est encore bridée, passant de la tutelle du père à celle du mari. Elle grandit heureusement dans une famille aimante, qui la soutient et l'encourage. Après de brillantes études au lycée Fénélon, elle passe le certificat d'études secondaires,

équivalent d'alors pour les jeunes filles du baccalauréat, réservé aux garçons. Puis elle choisit la médecine. Mais on lui apprend qu'elle doit être en possession du baccalauréat. Loin de se décourager, en une seule année, elle prépare et réussit le bac, passe une licence de sciences et apprend le latin, matière indispensable à l'étude de l'anatomie.

1896 voit son inscription en faculté de médecine, dans un univers exclusivement masculin... et tout à fait hostile. Elle n'en a que

plus de mérite. Et commence à travailler avec acharnement sur le cancer et la tuberculose.

Au cours de l'année 1899, Nicole tombe éperdument amoureuse d'André Girard, le fils d'un associé de son père. C'est un élégant jeune homme et un très bon parti. Le coup de foudre est réciproque. André accepte même – chose rare – que sa fiancée continue ses études. Mais, entière et passionnée, elle décide de le seconder dans ses affaires et de ne plus le quitter. Suivent un enfant et quelques années de bonheur trop vite entachées par les infidélités d'André. Nicole n'aura pas la complaisance des femmes bourgeoises de son époque : malgré la désapprobation de la société tout entière, elle divorce.



Nicole Girard Mangin en 1906, après son divorce.

© Coll. particulière.

Elle a 31 ans lorsqu'en 1909, elle présente sa thèse sur les poisons cancéreux, remarquée par le monde médical parisien. Puis elle travaille activement à la prophylaxie antituberculeuse : à L'Union des Femmes de France, elle dispense des cours d'hygiène et d'assistance sociale.



Marie Diémer.

Là, elle fait la connaissance de Marie Diémer, autre grande oubliée comme elle, Marie Diémer, pionnière de l'action sociale avec qui elle fonde l'association des Infirmières visiteuses de France.

Une guerre mondiale et une faute d'orthographe

Août 1914, le destin du monde va basculer, entraînant avec lui Nicole, qui se destinait à aider les pauvres gens atteints de tuberculose. Une lettre de mobilisation lui parvient : le médecin Gérard Mangin est attendu à Bourbonne-les-Bains. Gérard Mangin pour Girard-Mangin. C'est cette faute d'orthographe sur les listes de l'Assistance Publique qui est à l'origine de tout. Dès lors, Nicole a le choix : se rendre à Bourbonne pour signaler l'erreur ou y aller et s'imposer en tant que femme. Car elle le sait : lorsque l'on comprendra qu'elle n'est pas un homme, elle sera renvoyée.

Encore une fois, son caractère altruiste et tenace, son féminisme courageux l'emportent. Elle part à Bourbonne. Sans surprise, le médecin-chef la rudoie mais n'a d'autre choix que de l'accepter, car la guerre est là, et seulement 10 490 praticiens ont été appelés.

« La reconstitution du parcours militaire de Nicole présente certaines difficultés car le service historique des armées de Vincennes – tout comme le Service des archives de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce – ne détiendrait pas officiellement son dossier personnel, du fait, semble-t-il, de sa condition féminine rendant impossible sa mobilisation ». (J.-J. Schneider, biographe de Nicole Mangin)

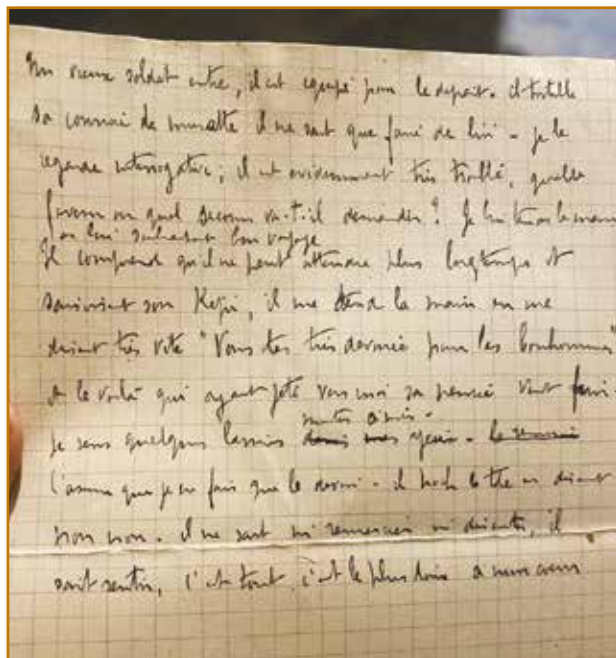
Cependant, il reste des documents, des coupures de presse, des photos, des lettres, qui permettent de suivre la passionnante épopée de Nicole. J'ai été reçue par sa famille, qui, en plus de me montrer Verdun, m'a donné accès à sa thèse, à sa correspondance, à ses écrits intimes, à ses effets personnels.

À partir de toute cette matière, j'ai pu raconter quelle avait été l'histoire de Nicole, durant ses jeunes années, au front et à son retour à Paris. J'ai ainsi suivi Nicole à Bourbonne, à Glorieux, retrace ce début d'année 1915 où elle devra juguler une épidémie de



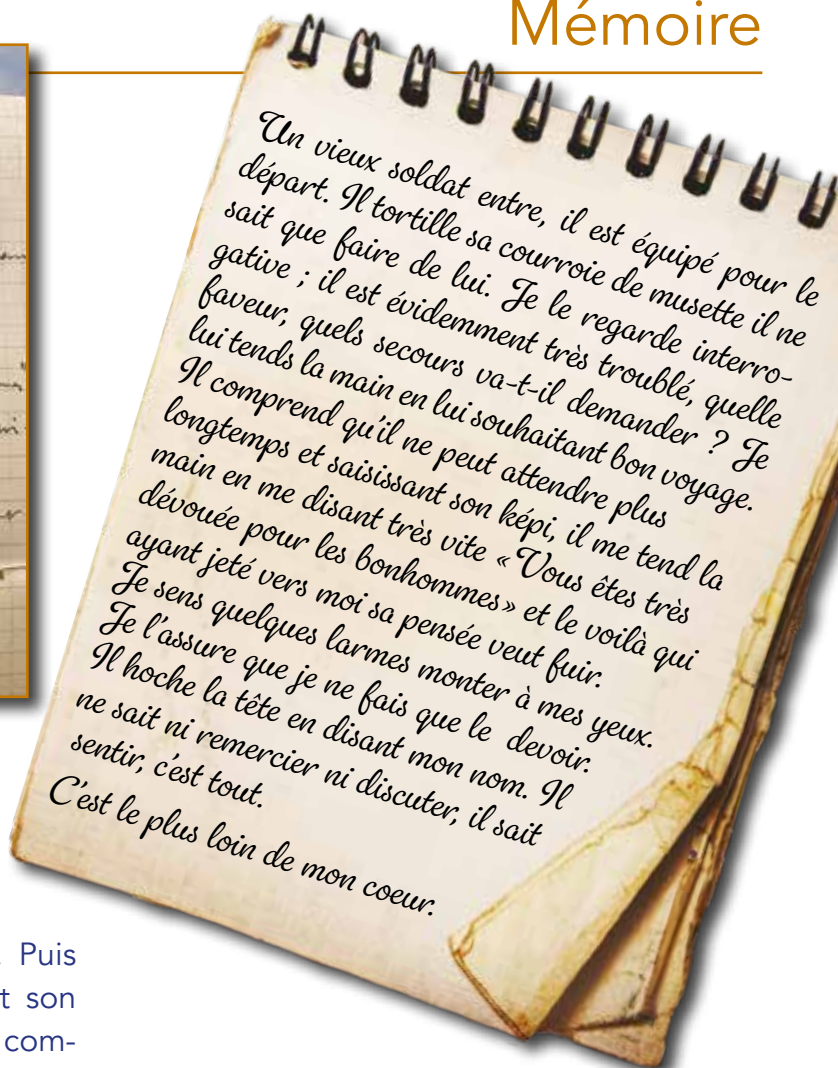
Nicole Mangin en uniforme de médecin militaire, vers 1918.

© Coll. particulière.



Un des témoignages de Nicole sur sa relation très privilégiée avec les soldats.

© (Coll. Particulière)



fièvre typhoïde qui sévit en Argonne. Puis vient la terrible bataille de Verdun, et son regard inédit de femme sur l'enfer des combats, des hôpitaux militaires de fortune, des blessés, des morts, des gazés. Et ce sera Vadelaincourt, Fleury, tout l'univers chaotique et entremêlé de ceux qui s'affrontent et ceux qui tentent de soigner. Au fil des combats, il faut s'adapter. Elle s'occupe des typhiques, puis progressivement de tout le monde, sans distinction, panse, pique, opère.

Le retour à Paris

Après le bombardement de l'hôpital de Vadelaincourt, enfin promue médecin-capitaine, Nicole devient directrice de l'hôpital-école Edith-Cavell, dans le 15^e arrondissement de Paris. Les autorités militaires reconnaissent enfin ses mérites. Elle va désormais officier dans cet établissement, ainsi nommé en



Edith Cavell.

mémoire de Miss Cavell, infirmière anglaise fusillée par les allemands en 1915.

Avec elle, une figure connue : la très célèbre Marie Curie, double prix Nobel de physique et de chimie. Ces deux femmes d'exception vont travailler ensemble et former des infirmières, destinées ensuite à partir pour le front.



Marie Curie

Formatrice, hospitalière, Nicole dispense aussi des cours d'hygiène générale. Elle participe à la fondation de la Ligue contre le cancer. Elle travaille jusqu'à en être ivre de fatigue. Au printemps 1918 s'ajoute l'épidémie de grippe espagnole, qui touche les

civils, les blessés, les malades et le personnel de l'hôpital. Nicole et Marie Curie font face, sans jamais faiblir.

Pourtant, lorsque la guerre enfin s'achève, elle comprend que les épreuves endurées par les femmes ne seront jamais recon- nues. Son médecin lui apprend qu'elle souffre d'une tumeur de l'oreille. Désabusée, fatiguée, refusant peut-être de se soumettre à une maladie qu'elle connaît trop bien, elle émancipe son fils et choisit de mettre fin à ses jours.

Une réhabilitation nécessaire

La vie de Nicole Mangin fut trop édifiante et trop héroïque pour qu'on la laisse sombrer plus longtemps dans l'oubli. Certes, il a existé un timbre à son effigie, certes on peut trouver une petite allée portant son nom qui débute dans le 20^e arrondissement à Paris et se termine dans le 11^e arrondissement. Cela ne suffit pas.



Nicole Girard-Mangin à sa table de travail.

Photo colorisée par Madelgarius

Quand une femme a œuvré sans compter pour son époque, soigné les soldats de la Grande Guerre au péril de sa vie sous les bombar- dements et au milieu d'hommes contagieux, quand jamais elle n'a refusé de faire son devoir, quand elle

est allée au-devant du danger, qu'elle a tout donné pour les autres et ce dans un temps misogyne qui n'avait pour les femmes que du mépris, alors on doit se souvenir.

C'est ce que, modestement, « De Femme et d'Acier » aura tenté de faire, le temps d'un roman, largement documenté et récompen- sé le 24 octobre 2024 par le Prix des Femmes de Lettres au Cercle National des Armées.

Cécile CHABAUD

auteur de « De Femme et d'Acier »



De femme et d'Acier

Ed. L'Archipel, 240 p. 20 €

Août 1944

Un B17 abattu, tombe sur Montlouis-sur-Loire

Les neuf membres de l'équipage du B17



Je me propose d'exposer l'histoire de ce crash survenu le 1^{er} août 1944 à Montlouis-sur-Loire, ainsi que celle d'un survivant Donald E. Jirik, ancien membre d'équipage du B17.

Les forces alliées avaient ciblé un bombardement massif sur la base aérienne de Parçay-Meslay pour détruire le potentiel allemand de la Luftwaffe, ceci dans la foulée du bombardement des ponts de la Loire des 1^{er}, 2 et 3 août 1944.

L'aérodrome fut visé par environ 76 bombardiers B17 de la 8th Air Force, opération qui l'a rendu totalement inutilisable par les Allemands. Parmi les bombardiers, un fut touché par la *Flak* et s'écrasait, vide, après parachutage de l'équipage au lieu-dit La Barre, sur la ferme de Ferdinand Petit à Montlouis.

Il s'agissait du B17G immatriculé 4337876, baptisé « Sequatchiee » du nom d'un chef Cherokee, et appartenant à l'escadrille 570 de la 8th Air Force.

Neuf membres composaient l'équipage :

- 2nd Lt Anthony J. Forte, pilote ;



Un B17G au Chino Airshow (Californie) en 2014.

© Airwolfhound

- 2nd Lt Thomas R. Whitmore, copilote ;
- 2nd Lt Charles C. Arnao, navigateur ;
- 2nd Lt Gregory W. Collins, bombardier ;
- Staff Sergeant Rawlin E. O'Leary, mécanicien ;
- Sergeant Robert T. McKnight, radio ;
- Sergeant Donald E. Jirik, mitrailleur ;
- Sergeant John W. Craddock, mitrailleur ;
- Caporal Stephen C. Sideroff, mitrailleur.

Dès que le moteur intérieur droit fut touché, les occupants n'ont plus eu d'autre choix que de sauter en parachute. L'un d'entre eux est

tombé dans la plaine au lieu-dit la Frilière-sur-Vernou. Les autres se sont posés sur un périmètre allant du château de la Bourdaisière à l'Oie-Blanche en passant par Le Cormier, La Barre, Nouy, la Closerie, le château d'eau et le Bas rocher. Un a atterri dans le lit de la Loire, un autre s'est blessé au lieu-dit la Grenouillère.

Plusieurs personnes, en particulier MM. Viau père et fils, Percheron, Habert et Mathiaud vont s'organiser pour les cacher grâce à l'aide de la résistance locale entre autres. Deux aviateurs survivants, Antony Forte et Gregory Collins, qui avaient trouvé refuge dans une cave à Lussault-sur-Loire, ont été retrouvés par les Allemands et exécutés sur place le 4 août 1944.

Parmi l'équipage, trois furent convoyés à Thoré puis à Betz-le-Château pour ensuite aller dans le maquis Lecoq situé dans le Lochois. Quant au *second lieutenant* Whitmore, copilote, grièvement blessé au bras droit, fut hébergé par la famille Poulain de Luzillé et probable-

ment par l'abbé Osty, qui cachait des fugitifs dans le clocher, avec ensuite un séjour au maquis Lecoq où il fut soigné par l'équipe du docteur Martinais.

Après les soins, il rejoindra les lignes alliées. Il faut ajouter que quatre membres d'équipage furent repris par l'occupant et détenus en Autriche jusqu'à la fin de la guerre.

Après de nombreuses recherches, MM. Hervé Mathiaud, Jacquy Thiellin et Jean-Pierre



La stèle en hommage à l'équipage du B17 Sequatchie, à Montlouis-sur-Loire septembre 2024.

© Ville de Montlouis-sur-Loire

Martin, ainsi que Mme Monique Wolff-Follet, et grâce à leur association *B17 Montlouis*, retrouvent la trace de Donald Jirik qui vivait dans le Minnesota, âgé de 79 ans, ainsi que son camarade le mitrailleur de tourelle dorsale E. O'Leary qui était très malade.

Consécutivement l'association décida au nom du devoir de mémoire de faire ériger par

souscription une stèle à l'endroit du crash de l'avion au lieu-dit La Barre-sur-Montlouis. Celle-ci fut inaugurée le 1^{er} août 2003 en présence des autorités civiles, militaires et de la population. Stèle dessinée par Jacky Thiellin sous la forme d'un B17. Cette stèle est dédiée aux aviateurs du B17 et à tous ceux qui sont morts pour la France et la liberté, ceci en présence de la bannière américaine.

Présent, Donald Jirik a dit que ce qu'ils avaient fait tous ensemble, lui et ses camarades, il fallait le faire, que c'était la guerre, en retenant l'incroyable générosité de ceux qui leur avaient sauvé la vie. Cette belle journée fut malheureusement entachée par son décès le lendemain à Montlouis.

Son fils ajouta que c'était une date importante pour son père qui, malgré son état de santé, était heureux d'avoir pu accomplir cette dernière mission au nom de ses camarades, sans oublier le réseau *Comète* qui est venu en aide aux aviateurs alliés.



La tombe de Donald Jirik au cimetière national de Fort Snelling, Minneapolis (USA).

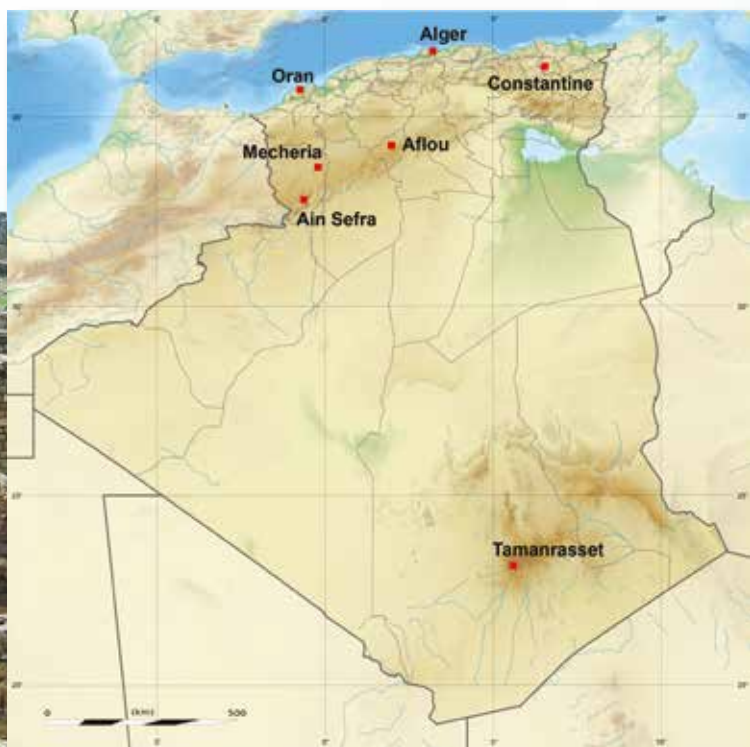


La tombe d'Antony J. Forte.

© Jean-Pierre Martin

Antoine BUCHER
Gr 152

La guerre d'Algérie



Nous poursuivons la publication de vos témoignages sur votre vécu en Algérie.

Robert Le Huec

Gr 24 : Amicale du 13^e Régiment de Dragons Parachutistes

C'est en feuilletant une revue à l'âge de 18 ans que je fais connaissance avec Madagascar. Je décide donc de demander, lors de mes trois jours à Lyon, d'être affecté aux parachutistes coloniaux.

Mais la guerre d'Algérie (pardon le maintien de l'ordre) a besoin d'hommes. Je suis alors affecté au 13^e RDP (Régiment de Dragons Parachutistes) à Castres, puis stage à Pau pour l'obtention du brevet para (n° 1333 179).

Après 14 mois passés à Castres, c'est le camp Sainte-Marthe et la traversée à bord de l'El Djézair. À Alger, c'est bien sûr la piqûre TAB et le cheminement vers Azazga où se trouve le 13^e RDP. C'est un petit village entouré de montagnes et de ravins profonds. Le confort sur place est suffisant sauf en opération. Nous avons peu de relations avec la population.

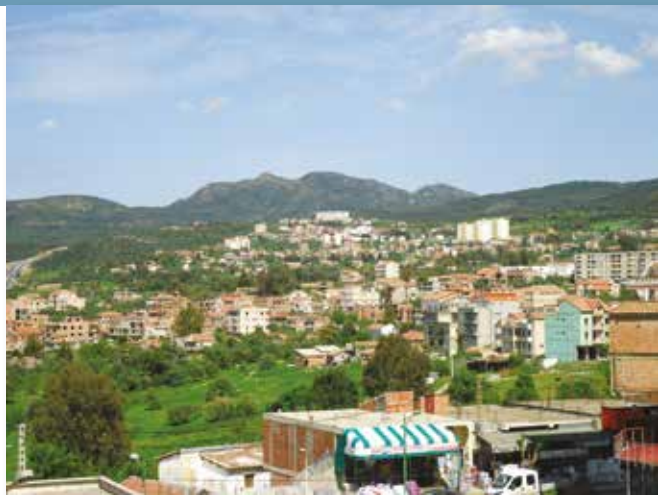


Les jours se suivent avec la garde en haut du mirador, les patrouilles de nuit, l'ouverture de routes ou encore l'accompagnement de convois. Je suis affecté à une section chargée de convoier les convois avec AM et Jeep. Souvent nous sommes arrêtés par des blocs de pierre placés sur la route avec la mention « FLN vaincra ». Un présage ?

Le 23 décembre 1958 au col de Tala-Oumalou une mine soigneusement placée sous mon véhicule (AM M8) explose. Pensant à une attaque à la grenade ou à la roquette, j'essaie d'atteindre la mitrailleuse placée sur la tourelle, mais déjà le véhicule plonge dans le ravin. Je me souviens seulement d'avoir entendu l'AM rouler, sans doute était-elle à gauche, ou à droite ou en dessous.

Après être remonté sur une civière, je me souviens avoir demandé à Sylvère Chevereau si je n'étais pas défiguré car j'avais du sang partout sur le visage et lorsqu'on a 21 ans, cela compte beaucoup pour l'avenir. Il m'a rassuré en me disant que j'avais seulement des dents cassées. Pour le reste, on verrait plus tard.

Comment je parle maintenant de la guerre d'Algérie ? C'était une guerre inutile pour le profit de quelques-uns. ■



Vue sur Azazga en 2016.

© Touabi Azazga



René Esposito

Gr 162 : Section Fédérale André-Maginot des Bouches-du-Rhône

Lors de mon séjour en Algérie du 16 janvier 1957 au 9 mars 1959 (contingent 1956/2C), j'étais affecté au centre d'instruction des Tirailleurs Sénégalais (CI des UTS) de la 10^e Région militaire, qui a changé de dénomination le 1^{er} décembre 1958 pour devenir le centre d'instruction des troupes d'Outre-mer (CI des TOM). J'étais affecté à l'état-major et effectuais des tâches de secrétariat.

Je réceptionnais le courrier posté par le vaguemestre, je l'enregistrais et le dispatchais dans les divers services, sous le contrôle du chef d'état-major de cette période, le lieutenant Remazelle. Le commandant du camp était le colonel Pacchioni puis, par la suite, le lieutenant-colonel Seven.

J'espère, à travers ce témoignage, avoir des nouvelles de camarades de régiment avec lesquels j'ai fait mes classes ou d'autres avec lesquels j'avais tissé des liens de sympathie. ■

René Pasquini

Gr 250 : Union Nationale des Parachutistes

J'ai fait ma préparation militaire à Toulon avec quatre sauts en parachute. Appelé le 1^{er} janvier 1958 à Mont-de-Marsan (57/2C) aux pelotons 1 et 2, je fais mon stage de saut à Pau le 1^{er} mars 1958 (brevet 140 379). Départ de Marseille pour l'Algérie le 23 mars 1959 arrivée le 27 mars 1959 au 3^e RPC (Régiment de Chasseurs Parachutistes) à Sidi Ferruch, en 4^e C^{ie} à Staoueli, colonels Trinquier et Bonnigal. J'ai effectué des opérations en Kabylie, à Orléansville, en forêt de Lakfadou, à Bougie, dans la vallée de la Soummam : opérations *Jumelle* et *Étincelle* et prise d'Alger pour contrer les attentats.

Nommé caporal-chef le 1^{er} mai 1958, sergent le 1^{er} octobre 1959, changement du 3^e RPC en 3^e RPIMa (Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine), médaille de la Croix de la Valeur Militaire avec étoile de bronze, libéré le 3 mai 1960, Médaille Militaire le 22 novembre 2011. Beaucoup de temps pour l'obtenir, pourquoi ?

À l'arrivée en Algérie, je me suis senti un peu perdu, mais c'était une belle découverte. Alger une jolie ville, un beau paysage, de belles collines qui ressemblent à la Corse, même végétation, mêmes odeurs, en plus grand.

J'ai effectué des opérations avec beaucoup de camping sans connaître les tenants et les aboutissants :



Forêt de Lakfadou, février 1960.

© René Pasquini

pourquoi ne pas laisser le pays aux Arabes, finir la colonie et aussi rapatrier les pieds-noirs avec souplesse et douceur et aussi un meilleur accueil ? Que de temps perdu ! Presque trois ans de perdus surtout une jeunesse et encore j'ai eu beaucoup de chance : où sont les pauvres disparus, tués ou blessés ? et quel remerciement : carrément abandonner à notre retour en France (Toulon), pas de travail. ■



Défilé à Alger (colonel trinquier), 4 mai 1960.

© René Pasquini

Roméo Roschioni

Gr 97 : Association des mutilés AC et VG du Havre

Incorporé à l'âge de 20 ans (classe T 59), j'ai été affecté à Hourtin dans la Marine nationale, étant donné que je travaillais chez Augustin Normand construction navale, dragueurs de mines ou sous-marins (Espadon) à Hourtin. Je suis resté très peu de temps ; un soir, on nous a donné l'ordre de faire notre paquetage car on partait le lendemain. Où ? Mystère, direction Sud à bord de camions pensant aller en direction de Toulon. Mais c'était Marseille. Tout de suite, nous avons pensé à l'Algérie. Sur le port, nous étions parqués derrière du grillage de trois mètres de haut, gardé par des militaires armés. Ensuite, nous avons embarqué sur le *Ville d'Alger*.



Navire le *Ville d'Alger*.

Arrivés à Alger, lors du débarquement nous avons entendu pour la première fois, l'appel à la prière qui nous a fait une grande peur. Puis direction Cap Matifou, camp Sirocco donc les classes pour la DBFM (Demi-Brigade de Fusiliers Marins) : instruction, fusil mitrailleur, fusil Mas 36, lance-grenades et PM. Au bout de quelques semaines avec notre paquetage, direction la DBFM le long de la frontière marocaine.



L'entrée du camp Sirocco.

D'Alger à Oran, direction en LST, péniche de débarquement, d'Oran affecté à Nemours en camion à la caserne Lyautey pour monter la garde au BDM, faire des escortes, monter des embuscades ainsi que la garde des orangers en plein milieu du bled.

Quand nous découvrions une cache, une grotte, une caverne ou autre, nous prenions la position pour empêcher toute sortie. Ensuite la Légion venait nous remplacer pour faire le ménage.

Pendant dix-sept mois, à chaque opération ou embuscade, je cherchais, comme d'autres militaires, le rocher le plus gros pour me mettre à l'abri.

La plus grosse sueur froide que j'ai eue, c'est au moment des gardes d'orangers car nous n'étions que trois dans l'oued. À proximité de l'endroit où je me trouvais, j'ai aperçu entre 10 et 12 personnes sur des mulets. D'après notre officier, c'étaient des collecteurs de fonds armés. Notre réaction a été de prévenir le QG. Après ces mois d'Algérie, j'ai été affecté à la Marine nationale au Havre pour finir mon service. ■

Maurice Nouveau

Gr 54 : Union départementale de la Mayenne des amicales d'AC d'AFN et autres conflits

Pas toujours drôle pour un jeune appelé de se trouver du jour au lendemain dans une caserne : le 2^e RIC (Régiment d'Infanterie Coloniale qui deviendra le 2^e RIMa - Régiment d'Infanterie de Marine) à Nantes. Quatre mois de classes intensives, vraiment de la cravache, surtout pour ceux qui se font remarquer. On ne plie pas, on obéit dans un régiment colonial, où il y a beaucoup d'engagés, surtout des Africains qui revenaient d'Indochine.

Ensuite destination l'Algérie en août 1956 : la traversée de la mer se fait en douceur, sur un bateau le *Kairouan*, c'était le premier voyage. Mais, de l'autre côté qu'est-ce qui nous attend ?



Navire le *Kairouan*.

Arrivée au port de Philippeville, embarqué dans des wagons à bestiaux par un soleil de plomb (50°), direction Constantine, les hauts plateaux, Sétif jusqu'à Bouira. De là, la petite Kabylie dans les montagnes vers la chaîne des Bibans dans des GMC.

Nous arrivons à un poste, au PC du 3^e bataillon. À l'entrée du village, une ancienne école,



La chaîne des Bibans.

© Yelles

la seule à ne pas avoir été démolie puisque l'armée l'occupait. Les autres avaient toutes été plastiquées. On s'installe dans de grandes guitounes, à l'intérieur c'est un four (+ de 50°). C'est là aussi que l'on quitte des copains qui s'en vont dans d'autres compagnies, dispersés dans les montagnes. Je suis muté à la CCAS dans une section d'intervention, toujours disponible, toujours prêt de jour comme de nuit.

Quand des fellagha étaient signalés : départ en patrouille et mise en place d'embuscades ou départ en opérations pour plusieurs jours, aller en renfort d'une compagnie qui se faisait accrocher, aller dans les villages les plus reculés dans la montagne, presque inaccessibles pour faire le recensement des hommes ou encore ratisser tout un secteur pour découvrir des caches, bien étranges parfois.

Mais de tout ça, c'était la première année, souvent on rencontrait de petits groupes de fellagha armés de fusil de chasse avec

des chevrotines et des fusils à répétition. La deuxième année (1957-1958), ça se passait tout autrement, on n'avait plus affaire à de petits groupes isolés, mais à des groupes plus nombreux et bien armés, qui n'hésitaient pas nous tendre des embuscades de jour comme de nuit.



Un GMC blindé.

© Thomas Seignon

La plus violente a été celle du 1^{er} novembre 1957. Au petit matin, nous partons, nous escaladons la montagne mais il fallait passer par un col « tigrine ». J'étais dans le groupe de tête de la section en tant que caporal-chef, à côté de mon tireur au fusil mitrailleur. Nous arrivons au col, soudain une mitraille de balles nous siffle de partout. Mon tireur au fusil mitrailleur est mortellement touché et nous sommes dans un brouillard épais, ce sont les nuages.

Dans la montagne, les tirs font une telle résonance que j'ai du mal à cerner exactement où se trouve l'ennemi. Nous tirons au jugé en nous plaquant au sol. Soudain sur le côté, sort un jeune fellagha en arme, qui se rend. Nous le neutralisons et lui prenons son arme. Un caporal-chef du 2^e groupe arrive à notre secours. Il est criblé de balles et la mitraille continue.

Le chef de section est à l'arrière avec son radio, il est en liaison avec le PC. Nous ne pouvons pas bouger, nous sommes sur une piste à découvert avec seulement une petite rigole que l'eau a ravivée et qui nous a sauvés. Nous restons en position, en « rafalant » sitôt qu'on entendait des « gueulantes », pensant qu'ils pouvaient monter à l'assaut.

Nous savions qu'ils n'étaient pas loin, mais impossible de les voir à cause du brouillard.

Tout à coup, un petit avion jaune arrive et nous survole. Les fellaghas « rafalent ». L'avion repart, sûrement touché. Nous attendions les ordres :

soit avancer, soit se replier. Mais rien ! Le combat a duré plus de deux heures. Quand les renforts d'une autre compagnie sont arrivés, les fellagha ont décroché. J'ai appris, par la suite que, c'était la bande du colonel Amirouche, qui convoyait des armes et des munitions dans la montagne et ce n'était pas fini. Les fellagha avaient repris position plus loin et nous « aspergeaient » d'obus de mortier. Nous allions par bond d'un olivier à l'autre. Les branches nous tombaient dessus. Nous étions pris dans une cuvette et cela a duré jusqu'à ce que des renforts plus importants arrivent.

Une autre embuscade début 1958. La section allait en protection d'un convoi, qui emmenait des marchandises de ravitaillement à la 9^e Compagnie, qui occupait un poste très reculé dans la montagne à Boni, qui dominait les Portes de Fer. Nous apportons la farine tous les mois (afin qu'ils puissent faire leur pain), la bière, les conserves et tout le nécessaire et le courrier. Quand il n'y en avait plus, eh bien ils s'en passaient, en attendant que l'on revienne. Il fallait la journée pour faire le voyage. Il y avait 45 km de piste qu'il fallait passer au détecteur de mines et refaire le remblai là où les fellagha avaient creusé pour empêcher le passage. Au retour, les fellagha nous attendaient.

Les appelés

Les premiers véhicules sont passés. Je me trouvais dans un GMC en 4^e position quand, tout à coup, dans un virage au bord d'un ravin, une grosse détonation et une grosse fumée, une roue avant du GMC arrachée. Nous avons sauté sur une mine. Au même moment, une pluie de balles s'abat sur nous, je saute le premier, mon tireur FM le second tombe mort une balle dans la tête. Chacun essaie de trouver le petit endroit salubre contre les parois des rochers et de se mettre en position de riposte. Les fellagha nous mitraillent depuis un piton en face. Je me saisis du FM et vide tous les chargeurs. Un half-track, qui était au milieu du convoi, se faufile et arrive... il fait le reste.

Nous avons connu beaucoup d'autres accrochages mais moins violents. Mais, ce qui

comptait pour moi, c'était de maintenir toujours un contact de camaraderie avec mon groupe, en essayant de toujours mettre en garde contre les dangers. Si nous n'avons pas eu de médaille, c'est le chef de station et son radio qui s'en chargeaient. Après tout, nous avons fait notre devoir et avons eu la chance de sauver notre peau.

Quand je suis revenu d'Algérie, j'étais surpris que la population en France ne sache pas ce qui se passait en Algérie. Il a fallu les événements d'Alger avec l'OAS (Organisation de l'Armée Secrète) pour qu'on le découvre. Pendant le séjour en Algérie (deux ans), dans le bled, nous ne savions rien de ce qui se passait en France, nous n'avions pas de foyer, de journaux, juste une petite lettre des parents deux fois par mois. ■

La Kabylie, Djebba, Algérie.

© Assalasz



Jean-Claude Journet

Gr 50 : Association des combattants de l'Union française

Nous étions un groupe de médecins (Clermont-Ferrand), partis à Lyon en janvier 1960 (8^e SIM – Section Infirmiers Militaires) où nous avons retrouvé tous nos confrères Rhône-Alpes.



Après une très court séjour à Lyon, nous avons pris la direction de Libourne, où se trouvait le Grand Rassemblement de France : médecins, dentistes et pharmaciens appelés. Après ce séjour de « mise au point », direction Marseille et embarquement sur le Ville d'Alger.

L'arrivée à Alger par mer fut le plaisir des yeux. Cette ville en amphithéâtre, toute blanche, est une merveille et pour nous pleine de mystères. Aussitôt débarqués, les autorités de santé militaire nous ont attribué nos places et ainsi je me suis trouvé seul médecin au 157^e Bataillon du Génie dont la base arrière se situait dans les environs de Boufarik.

Ce bataillon précédait ou suivait les grandes opérations pour créer ou entretenir les pistes en Kabylie, dans l'Atlas, dans le Sud algérien et surtout sur le massif de l'Ouarsenis, qui était le territoire du Balhaga Benalem (?)

En plus de mon activité de médecin militaire, j'avais une activité civile d'AMG (Assistance Médecine Gratuite) composée des populations civiles. Le contact avec les populations du bled était familial, très humain et même très chaleureux. Je ne laissais apparaître aucune arme et j'avais quitté l'étui de mon PA. Je les portais cachés sous le treillis.

Dans le bled, les populations étaient comme au Moyen-Âge, comme beaucoup de pays



dans le monde. J'ai trouvé le même mode de vie au Yémen, au Pakistan, au Guatemala. Je m'étais bien intégré à cette vie militaire et civile. Le bataillon était dirigé par le commandant Bérard, qui était une personne admirable à laquelle je m'étais attaché comme son fils.

J'ai quitté l'Algérie avec beaucoup d'émotions, je m'étais attaché au bataillon, aux populations d'Algériens du bled que je soignais. Je pense que le retour de Charles de Gaulle n'a rien arrangé. Il était un politique dur et cruel qui n'aimait personne, ni les pieds noirs, ni les Algériens, ni l'armée qu'il a trouvé là bas, qui était une armée fidèle à Giraud. Il voulait liquider le problème algérien et a laissé assassiner les pieds noirs (Oran).

Pendant ce séjour, je n'ai jamais souffert ni de chaleur, ni de l'inconfort (lits Picot), ni des régimes. ■



Jean Billard (in memoriam) Gr

Je suis natif de la banlieue parisienne (Romainville) où j'ai passé ma jeunesse quittant l'école à 16 ans pour entrer aux PPT en tant que facteur télégraphiste.

J'ai été appelé au service militaire début mai 1956 (classe 56/B) et incorporé au Centre d'Instruction du 1^{er} Train à Montlhéry. J'y ai fait mes classes et passé le CA1 (Certificat d'Aptitude), nommé brigadier j'ai participé à l'instruction des classes suivantes jusqu'au 18 décembre 1956, date de mon départ en AFN. Affecté au 584^e Bataillon de Marche du Train qui tenait trois postes entre Bou Saada et Djelfa à 350 km au sud d'Alger. Ce bataillon était l'unité opérationnelle du sud algérois.

La plupart de nos opérations étaient faites conjointement avec la Légion (2^e Compagnie portée saharienne) et les commandos de l'air. Lorsque nous n'étions pas en opération ou en escorte de convoi, nous sortions pour faire des contrôles d'identité, arrêter des suspects,

faire des fouilles de tentes nomades, accompagner l'infirmier en assistance médicale gratuite.



En dehors de ces occupations, nous faisons beaucoup de terrassement pour améliorer notre vie au camp notamment la construction de baraques en dur et l'aménagement d'une piste permettant l'atterrissage des *Noratlas*,



*La première fois qu'on entend des coups de fusil
ça fait un drôle d'effet.*



Un Nord 2501 ou Noratlas
au salon du Bourget en 2009.

(c) Jastrow

afin d'améliorer le ravitaillement et les liaisons humaines vers Blida et Alger.

J'ai passé le CA2 sur place, nommé brigadier-chef le 21 juin 1957 et maréchal des lois le 15 avril 1958 soit 15 jours avant la fin de la durée légale, ce qui m'a valu de faire trois mois de plus. Les sous-officiers de ma classe ayant été rappelés sur place à partir d'août 1958.

Concernant mes impressions, plutôt que de chercher dans mes souvenirs, je préfère vous transmettre ce que le livrais à mon épouse dans mes lettres, ce sera plus vrai :

21 décembre 1956 : Nous sommes enfin arrivés à notre bataillon. Nous sommes ravitaillés par avion qui parachute les vivres à côté

du camp. Le courrier arrive par convoi tous les 10 ou 15 jours. Pour la toilette, il y a un ruisseau. Tu vois dans quel pays on est tombé ! Remarques que ça me plaît plus que de dormir dans une villa. Nous dormons sous de grandes tentes.

17 janvier 1957 : Il y a quatre jours que je ne t'ai pas écrit. Nous étions en opération depuis dimanche matin. Avec nous il y avait la Légion, les Tirailleurs Algériens et trois autres corps, quatre hélicoptères et des avions de chasse. Lundi, mon groupe a été versé dans une section spéciale pour accompagner le commandant du bataillon, nous avons été héliportés sur un piton. À midi, il y a eu un accrochage entre des sections de chez nous et des fellagha. (J'étais en AFN seulement depuis 25 jours)

8 février 1957 : L'opération est enfin terminée, nous sommes rentrés hier soir. J'avais neuf lettres de toi. Je ne t'ai pas écrit, j'étais trop fatigué. En 156 heures, nous n'avons dormi que 26 heures.

Mercredi, il y a eu un accrochage, la Légion y est allée et nous avons été les rejoindre. La première fois qu'on entend des coups de fusil ça fait un drôle d'effet. (Ce jour-là, notre compagnie a eu un maréchal des logis de tué alors qu'il allait chercher un de ses hommes blessés)

6 mars 1957 : Neuf jours d'opération, nous avons été toujours transportés entre Laghouat et Aflou. Nous étions avec la Légion et les commandos de l'air. Ils sont volontaires. On a



fait le même travail qu'eux, pourtant nous ne sommes pas volontaires, loin de là. Pendant huit nuits, on a dormi dans la nature. En neuf jours, on a pu se débarbouiller que deux fois.

9 avril 1957 : Nous avons été accrochés, on a progressé tout le long du piton pour chercher les fellagha. Il fallait courir de rochers en rochers. Le soir, on est resté sur place à 1 313 m d'altitude, il y avait du vent, on était gelé, plus rien à boire ni à manger. Au matin, nous avons fouillé le piton et sommes redescendus, remplacés par les bérets verts et les commandos.

16 novembre 1957 : On part juste notre compagnie pour plusieurs jours en mission dans le Sud vers Ghardaïa.

12 décembre 1957 : Nous sommes dans l'enceinte d'un puits de pétrole. Il n'y avait rien pour nous loger. Nous nous sommes fait des abris avec des sacs de sable, des fûts d'essence, des madriers et des bâches. Il y a du vent, le sable entre partout.

1^{er} janvier 1958 : Je suis mort de fatigue, on a passé la nuit du réveillon sur un piton. Les

fellagha nous envoyaient des balles pour nous souhaiter la bonne année.

23 avril 1958 : Ce soir, on a entendu Chaban-Delmas à la radio. Il va demander qu'on soit maintenu plus. Dès qu'ils ont entendu ça, la plupart des gars ont été au foyer et ils ont bu.

28 juin 1958 : On a appris à midi que les officiers et sous-officiers étaient rappelés sur place pour trois mois. Aussitôt ça a été une grande explosion de mécontentement parmi nous. On parlait tous de se faire casser. Les sous-officiers de carrière ne font pas plus de 24 mois en AFN, certains d'entre nous en feront 30 avec seulement 15 jours de permission.

12 juillet 1958 : On vient de répéter pour notre pièce de théâtre pour la fête du 14 juillet. On ne voulait pas la faire à cause des trois morts de notre compagnie lors de la dernière opération. Le commandant nous a demandé de la faire tout de même. Si on ne la faisait pas, les gars seraient encore plus démoralisés et iraient boire comme ça arrive souvent. Il nous a dit que c'était important pour les jeunes qui viennent d'arriver, qu'il faut leur montrer que la vie continue.



3 octobre 1958 : Cet après-midi, j'ai rendu mon arme, ça m'a marqué encore plus que de prendre l'avion demain matin. Ça me fait quelque chose de quitter les copains. Je suis tellement heureux mais il y a une certaine nostalgie. Dans quatre nuits, je serai près de toi. Quelle joie !

En plus de ces conditions de vie très dures physiquement, il y avait aussi la fatigue morale et la crainte de se faire tuer. Durant les années 57 et 58 où j'y étais, j'ai eu à connaître la mort de 16 de mes camarades du bataillon (il y en a encore eu 18 de 1959 à 1961).

Ainsi pendant 21 mois et demi, j'ai vécu avec mes camarades du 584^e BT la dure vie d'un bataillon opérationnel dans les djebels de l'Atlas saharien dans des conditions climatiques éprouvantes, 3° dans nos baraques la nuit en hiver, 40 ou 50° l'été. Les nuits sur le piton après un accrochage, le treillis trempé de sueur étaient épouvantables.

Heureusement, il y avait l'entraide, la camaraderie des unités de combat. Les relations entre homes de troupe et gradés étaient cordiales nous étions dans la même galère.

Noter bataillon a aussi vécu un épisode de cette guerre peu connu. Pendant plusieurs mois, dès le 22 août 1957 et jusqu'à la fin du 2^e trimestre 1958, nous avons participé à ce qu'on a appelé « L'Alliance » avec Bellounis et ses hommes du MNA contre le FLN. Plusieurs fois, lors de leurs accrochages, notre compagnie n'était pas loin et surveillait les zones de repli éventuels. Nous gardions aussi leurs camions, tout ceci en relation avec les paras du 11^e Choc qui surveillaient les MNA.



Après être rentré en France, je n'ai jamais refusé de parler de cette guerre, de la façon dont je l'avais vécue, pensant dès le début qu'elle était inutile et perdue d'avance. Je le faisais avec ma famille, mes amis. Toutefois, il est certains que les gens ne s'intéressaient pas trop au fait que 1,5 millions de jeunes y avaient perdu deux ans et demi de leur jeunesse.

D'autre part, cette guerre avait créé de telles fractures dans la population qu'il était difficile d'exprimer sereinement des opinions. Même la division entre les associations d'anciens combattants a contribué à ce manque d'expression. Et puis, il fallait reprendre la vie normale avec toutes ses difficultés, travail, recherche d'un appartement pour sa famille, amélioration des conditions de vie, naissance d'enfants...

Les mois et les années ont passé.

En 1982, soit 20 ans après, j'ai adhéré à l'Association des anciens combattants des PTT, j'ai demandé la carte du combattant. Dans les années 90, étant à la retraite, nous avons relancé, avec quelques camarades, l'Amicale des anciens du 584^e BT, adhérente à la Fédération Maginot. ■

Claude Ascensi

Gr 67 : Section fédérale André-Maginot Tours

Val-de-Loire – Indre-et-Loire

Vacances dans le bled

En décembre 1959, les occasions de quitter Alger pour aller faire du tourisme dans le « bled » étaient rares et parfois dangereuses. Pour les étudiants, il existait toutefois un moyen original, à condition d'accepter quelques risques. En effet, le ministère des Armées avait mis en place un dispositif permettant aux jeunes gens volontaires d'aller voir sur place comment se passait la « pacification ». L'idée était de faire connaître le rôle réel de l'armée sur le terrain afin que les bénéficiaires de ces voyages puissent ensuite témoigner de ce qu'ils avaient vu et corriger ainsi, dans l'opinion publique, les clichés complaisamment colportés par une certaine presse. Les voyages étaient organisés par la commission « Armées-Jeunesse » auprès de laquelle il suffisait de s'inscrire et de faire une demande.

Comme on l'imagine, les candidats n'étaient pas très nombreux... J'étais alors lycéen et me destinais à préparer Saint-Cyr. L'envie me démangeait d'aller voir ce qui se passait dans le bled et la manière dont vivaient les unités. Les militaires que nous voyions en abondance



La baie d'Alger. Albert Marquet, 1932.

à Alger étaient chargés d'assurer la sécurité dans les villes, mais leur mission urbaine ne pouvait en rien se comparer aux opérations qui se déroulaient ailleurs.

Avec mon ami Michel, alors que nous étions tous deux en classe de philo, nous décidons de nous inscrire pour un séjour « découverte » pendant les vacances de Noël. Le 26 décembre au petit matin, nous voilà donc au point de rendez-vous, à la gare routière, sur les quais d'Alger. Là se constituaient les convois destinés aux localités situées en zone d'insécurité. Ces convois bénéficiaient d'une escorte militaire et devaient rester groupés jusqu'au point de destination.

Sur tous les GMC présents, un seul était réservé à « Armée-Jeunesse ». Il faut dire que nous n'étions que cinq volontaires dont une jeune-fille venue de métropole dont je me demande encore comment elle avait pu échouer là. Avant le départ, le chef de convoi



nous annonce notre destination : Palestro. Un léger malaise nous envahit : Palestro était un nom maudit depuis que, le 18 mai 1956, une section complète du 9^e RIC (Régiment d'Infanterie Coloniale) était tombée dans une embuscade



Les gorges de Palestro.

© Claude Ascensi

au cours de laquelle vingt hommes avaient été massacrés dans des conditions horribles. Depuis, la route qui menait à Palestro, serpentant dans des gorges aussi profondes que sauvages, était interdite à la circulation, exception faite des convois militaires. Des tours de guet étaient installées tous les deux à trois kilomètres, abritant un poste de trois hommes disposant d'une mitrailleuse, chargés de surveiller les portions de route traversant leur secteur.

La traversée des gorges s'était effectuée sans encombre quand le convoi s'arrêta à l'entrée du village de Palestro. Sans autre forme de procès, le chef de convoi nous demande alors de descendre et d'attendre l'arrivée de la patrouille qui doit nous conduire à notre unité d'accueil. Le convoi redémarre et nous laisse là tous les deux, un peu désemparés, avec nos sacs à nos pieds, au milieu d'une population arabe indifférente. Heureusement, l'attente n'est pas trop longue et nous voyons arriver deux jeeps hérissées d'antennes, qui s'arrêtent à notre hauteur. À bord, des soldats casqués, le PM négligemment posé sur les genoux, grenades et chargeurs aux côtés. Nous voilà dans le bain ! À la tête de la patrouille, un sous-officier énergique et sympathique qui se présente : « Adjudant Simon. Vous êtes bien les deux jeunes qui venez

au régiment ? Embarquez ! ». Et nous voilà repartis en sens inverse, de retour dans les gorges précédemment quittées. En cours de route, l'adjudant nous met au courant : « Nous allons à Beni Amrane, au PC du 2^e Bataillon

du 137^e RI. Le régiment est chargé de la protection du coin. Vous savez, les gorges de Palestro ont mauvaise réputation, mais il ne s'y passe presque jamais rien, les accidents de la route font plus de morts que les fellagha.



Beni Amrane.

© Saint Maximin2008

À ce moment précis, nous apercevons sur la route, à une centaine de mètres, au pied d'une des tours de surveillance plusieurs véhicules militaires et un fourgon de la gendarmerie. « Regardez, nous dit l'adjudant, en voilà sûrement un qui est tombé dans le ravin ». Les jeeps s'arrêtent, l'adjudant descend, parlemente quelques instants avec les gendarmes et revient, le visage fermé. « Ce n'était pas un accident. C'est une désertion avec armes et on a deux morts au bataillon ».

En quelques mots, il nous explique que les tours de guet sont occupées en permanence par trois hommes fournis par le 137^e RI. Ils sont relevés toutes les semaines et ne doivent descendre de leur tour qu'exceptionnellement en laissant, en permanence, un guetteur auprès de la mitrailleuse. Dans cette tour s'étaient retrouvés deux soldats métropolitains et un musulman. Ayant reçu des consignes strictes pour le réveillon et le jour de Noël, en raison des possibilités d'attaque surprise, les hommes n'avaient pas bougé de leur poste.

Le 26 au matin, estimant le danger passé, les deux métropolitains étaient descendus se dégourdir les jambes au bord de l'oued, laissant le musulman seul au sommet de la tour. Ce dernier les avait alors froidement abattus avant de s'enfuir avec la mitrailleuse Hotchkiss du poste, son arme et celles de ses deux camarades. Quelques dizaines de minutes plus tard, nous arrivons à Beni Amrane, au PC du bataillon en pleine agitation. Des postes radio grésillent dans tous les coins, des sous-officiers aboient leurs ordres aux hommes en train de s'équiper, les moteurs de plusieurs véhicules tournent déjà. Nous avons vraiment l'impression d'arriver là comme des chiens dans un jeu de quilles.

Le chef de bataillon nous reçoit de la manière la plus brève qui soit. À Michel, il jette : « Vous, vous partez à la 4^e compagnie,

montez dans le half-track qui est là-bas » et, se tournant vers moi : « Vous, vous restez avec l'adjudant Simon ». On ne pouvait faire plus simple... Quelques instants plus tard, je voyais s'ébranler le convoi emmenant vers la 4^e compagnie, mon camarade dont seule la tête dépassait du blindage, au milieu de soldats musulmans aux mines pas très rassurantes. Je ne sais pas quels étaient alors ses sentiments, mais j'ai eu l'impression que je ne le reverrai jamais plus.

Accroché aux basques de l'adjudant, je ne savais trop quoi faire et lui, visiblement, avait d'autres chats à fouetter. Au bout de

quelques instants, sans doute agacé par ma présence silencieuse, il me demande « Qu'est-ce que tu fais ? Tu veux venir avec nous ? » « Ben oui, mon adjudant » « Tu sais te servir d'une arme ? » « Heu, oui, un peu, mon adjudant » « Bon, on va te donner une carabine US, tu te colles à moi et tu ne



Départ en half-track au petit matin.

© Claude Ascensi

me quittes pas d'une semelle » « Bien, mon adjudant ». Et me voilà brutalement coiffé d'un casque lourd, de brêlages en toile avec quatre ou cinq chargeurs, armé d'une carabine US et intégré au sein d'une section s'apprêtant à partir à la recherche du déserteur. Il faut dire que le principe de précaution ne s'appliquait pas encore dans nos armées et que la machine administrative militaire, de son côté, n'avait pas pondue les innombrables règlements destinés à décourager toute initiative personnelle. Je n'ose imaginer pareille situation aujourd'hui...

La suite ne mérite pas de développements particuliers. Nous avons parcouru le djebel tout le reste de la journée sans rien trouver d'autre que quelques bergers qui, interrogés par l'adjudant, déclaraient, unanimes, ne rien avoir vu, ne rien avoir entendu. Je pense que le bataillon avait envoyé toutes les sections disponibles dans différentes directions à la recherche de traces ou de renseignements sur le déserteur dont on pouvait penser qu'il n'avait pas agi de sa seule initiative.

Effectivement, j'appris, beaucoup plus tard, qu'une bande rebelle opérant dans le secteur avait rendez-vous avec lui le 25 décembre, jour prévu pour la désertion, mais que la vigilance des hommes ce jour-là avait conduit leur chef à annuler le coup de main. La bande était repartie sans attendre. Le déserteur, sans contact avec les rebelles, avait mis le plan à exécution tout seul le lendemain et s'était retrouvé abandonné, lourdement chargé



avec les armes dérobées dans la tour. Il s'était donc dissimulé dans la montagne avec son butin, échappant aux premières recherches et attendant des jours meilleurs pour rejoindre la rébellion. Malheureusement pour lui, il fut repéré et abattu quelques jours après mon

départ, comme me l'annonça une lettre de l'adjudant Simon.

Le reste de notre séjour se déroula sans autre incident. Au bout de quelques jours, Michel et moi-même permutâmes : je rejoignais la 4^e compagnie et lui, le PC du bataillon. Entre temps, j'avais pu participer à la mise en place d'un commando de chasse sur un piton des alentours : déplacement de nuit en GMC, tous feux éteints, par des pistes de montagne et retour au petit matin. Nous avons également assuré le recueil d'un autre commando, rentrant d'une semaine de « nomadisation » dans le djebel. Je ne saurais non plus passer sous silence la fiesta qui s'organisa

Les jardins exotiques recouvrant les hauteurs d'Alger.

© Hifar18

spontanément dans un des postes de la 4^e compagnie, le jour où le convoi de ravitaillement déposa une assistante sociale et une infirmière¹ venues aider le sous-lieutenant chef de poste à résoudre les quelques problèmes administratifs ou médicaux posés à ses hommes.

De retour à Alger après cette dizaine de jours passés en ambiance opérationnelle, nous n'avions qu'une envie : renouveler l'expérience. L'accueil avait été sympathique, les hommes étant surtout intrigués par notre présence, ce qui les conduisait à poser bien des questions auxquelles nous ne savions pas toujours répondre. Je pense qu'ils étaient surtout heureux qu'on s'intéresse à eux. Sagement, le commandant du bataillon nous avait fait partager successivement la vie des hommes du rang, des sous-officiers et des officiers – lesquels étaient très peu nombreux – et nous avait affectés alternativement au PC du Bataillon et dans une compagnie de combat. Nous avons eu le temps également de visiter les douars les plus proches et de rencontrer l'officier chef de la SAS² locale qui nous avait expliqué son rôle avec une passion communicative.

Au retour, nous pensions faire bien des envieux mais ce ne fut pas le cas puisqu'à l'expédition suivante, aux vacances de Pâques, nous n'étions pas plus nombreux. Mais c'est là une autre histoire. ■

Claude ASCENSI

1. Appartenant sans doute aux Équipes médico-sociales itinérantes (EMSI) constituées de courageuses jeunes femmes qui parcouraient le bled pour apporter leur aide aux populations et aux postes militaires isolés. Plusieurs d'entre elles payèrent de leur vie cet engagement au service des autres.

2. Section administrative spécialisée : petite unité implantée localement, chargée de la scolarisation, de l'assistance médicale et de l'aide aux populations. Comportait généralement un officier, chef de SAS, un médecin, une infirmière, un instituteur et quelques moghaznis pour leur protection. Il y eut plus de 700 SAS en Algérie, passées totalement sous silence aujourd'hui. 73 officiers et 612 moghaznis y laissèrent leur vie.





INDO PORTRAITS

© Robert Cholley (Gr 113)

Reconnaissez-vous quelqu'un sur ces photos ?



CHINE



Note à l'attention des présidents

Pour donner davantage la parole aux groupements, chaque Gr bénéficie désormais de **deux parutions par an au lieu d'une seule** ; le texte étant toujours limité à **1 200 caractères espaces compris** et une photo de bonne qualité (300 pp au format JPG pour un envoi par mail ou imprimée sur papier photo brillant pour un envoi postal). **Toutefois, une deuxième photo peut être ajoutée en fonction de la longueur du texte.** Les photos sur papier ordinaire ou de qualité moyenne ne pourront pas être exploitées. Une parution supplémentaire reste toujours possible pour rendre hommage à un président de groupement disparu. Par ailleurs, le nombre de parutions sur notre site Internet est illimité (textes de 4 000 caractères et quatre photos), la nouvelle parution venant remplacer l'ancienne.

Par courrier postal comme par courrier électronique, les documents doivent être adressés à la rédaction de **La Charte** (lacharte@maginot.asso.fr), accompagnés d'une demande explicite de parution contenant l'accord du président du groupement.

Les comptes rendus complets des assemblées générales sont à adresser directement au secrétariat général. Nous remercions nos présidents de bien vouloir se conformer à ces quelques règles qui faciliteront la transmission et la parution des documents.

GR 09

CITADELLES ET MAQUIS
D'INDOCHINE 1939-1945

Président : M. Loïc De Laborie
Adresse : CMI, chez M. Loïc De Laborie
5 rue Charles Vaillant
78400 Chatou



au sacrifice des soldats français et des Indochinois. Ces derniers se sont battus contre les Japonais, à partir du Coup de Force du 9 mars jusqu'au 15 août 1945, à la suite des bombes lancées par les Américains sur Hiroshima et

Dans le cadre du 80^e anniversaire de la reddition du Japon le 2 septembre 1945, l'association Citadelles et Maquis d'Indochine 1939-1945, en partenariat avec le GIP « Mission 80 ans Libération », souhaite donner une ampleur particulière à la commémoration qui aura lieu le mardi 2 septembre 2025.

C'est, en effet, pour l'ensemble des belligérants qui ont participé à la guerre du Pacifique, la fin ultime de la Seconde Guerre mondiale. L'objectif est de rappeler que, si le général Leclerc de Hautecloque a pu ratifier l'acte de capitulation du Japon, au même titre que les puissances alliées présentes, c'est bien grâce

Nagasaki. Près de la moitié des effectifs militaires ont été tués ou blessés, souvent massacrés, torturés ou emprisonnés dans des conditions équivalentes aux camps nazis.

Plusieurs événements auront lieu le 2 septembre prochain : un dépôt de gerbe au pied de la plaque, avenue du Général Lemonnier Paris 1^{er}, l'inauguration d'une exposition sur l'Indochine et en particulier sur la période couvrant mars à septembre 1945, le ravivage de la Flamme sous l'Arc de triomphe à 18h. Nous invitons dès à présent les lecteurs de *La Charte* à nous y rejoindre pour que tous ces soldats français et indochinois morts pour la France ne soient jamais oubliés.

GR 13

FÉDÉRATION DES ANCIENS D'INDOCHINE ET DES TOE

Présidente : Mme Colette Luzeux
Adresse : 33 rue Littré
41100 Saint-Ouen

Le 1^{er} novembre le président de notre section des Pays de Haute-Savoie, Henri Mazoyer, âgé de 97 ans nous a quittés.

Né à Thiaret (Algérie), ancien combattant d'Indochine, pendant près de deux ans et demi à Hanoï, Saïgon, Cao Bang, Langson, cette guerre a toujours été pour lui tout au long de sa vie patriotique, un devoir et un travail de mémoire afin de la faire connaître de toutes et tous sans oublier les institutions. Chevalier de La Légion d'Honneur, il a participé à la création de la FAITOE



nationale GR 13 de la FNAM, président exécutif et à ce jour président d'honneur et était très actif et présent dans d'autres associations par le passé. La ville d'Annecy et les Pays de Savoie perdent un illustre commerçant qui, par sa réussite professionnelle, a su promouvoir les produits de la mer au coeur des montagnes, en créant et gérant diverses sociétés, dont la poissonnerie éponyme et Annecy Marée.

Henri Mazoyer, empreint de bienveillance et de générosité, de sympathie et de gentillesse va nous manquer, sa mémoire sera présente dans nos cœurs et nos actions. Nous présentons nos sincères condoléances à son épouse Maria, ses enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants.

GR 55

SECTION FÉDÉRALE ANDRÉ- MAGINOT DES PYRÉNÉES- ATLANTIQUES

Président : M. Christian Pianetti
Adresse : 15 Rue du Muguet
64140 Lons



Notre groupement a tenu son assemblée générale avec l'Association des Anciens des Missions et Opérations Extérieures des Pyrénées-Atlantiques (A.A.M.OPEX 64), en présence de MM. Pascal Giraud, délégué au Patrimoine, à la Mémoire et aux Anciens Combattants, représentant le maire de Pau, et Maxime Saint-Germes, directeur de l'ONaCVG des Pyrénées-Atlantiques, le 1^{er} mars à Morlaàs.

Après une minute de silence, le président Christian Pianetti a ouvert la séance, dressant un bilan des actions envers la jeunesse avec les différents parrainages, puis a évoqué

l'aide à un adhérent en difficultés. Le secrétaire trésorier André Panoff a présenté le rapport d'activité et le rapport financier.

M. Jean-Pierre Schneider, président délégué, a remis la médaille de la Jeunesse, des Sports et de la Vie Associative à André Panoff, pour ses 25 années de secrétaire trésorier. Le président a ensuite remis la médaille de bronze de la FNAM, à Mmes Chantal Poucet-Fouillouse et Elisabeth Serres-Laffineur et un diplôme de membre d'honneur à M. Francis Larrieu, professeur d'Histoire et de Géopolitique en reconnaissance des résultats de son travail au Prix de la Mémoire et Civisme André-Maginot.

Groupements

GR 65

LES ANCIENS
D'ÉCORCHEBOEUF

Présidente : Mme Muguette Larson
Adresse : 89 rue de la Noëlle
44521 Oudon

La photo du jeune porte-drapeau ayant été malencontreusement tronquée lors de la mise en page de *La Charte 1 2025*, nous la rééditons ici avec l'article le concernant.

Le jeune porte-drapeau Alexandre B., 11 ans, du groupe scolaire de Berneval-le-Grand, accompagné de son mentor Richard Van Dessel, président UNC, a été complimenté et remercié pour son implication en tant que porte-drapeau, lors de l'inauguration du panneau signalétique du trou de bombe à Croixdalle, le 25 août 2024.



GR 66

SECTION FÉDÉRALE
ANDRÉ-MAGINOT DES
PYRÉNÉES-ORIENTALES

Président : M. Raymond Mallol
Adresse : 4 Rue Ronde
66400 Céret



Le 5 avril 2025, s'est tenue notre 15^e assemblée générale, en présence de Mme Clara Thomas, sous-préfète, du lieutenant-colonel Fabrice Chapuy (DMD), de MM. Joseph Lopez, administrateur honoraire fédéral, et Philippe Rius, adjoint représentant le maire, des présidents départementaux et locaux. Le président, M. Raymond Mallol, fait observer une minute de silence en mémoire des adhérents décédés et une pensée pour les militaires qui ont payés de leur vie. Les différents rapports ont été approuvés et quitus est donné à la trésorière générale. La sous-préfète a fait une intervention sur la mémoire

et le monde combattant. Le DMD, a remercié le président Mallol et la FNAM pour le soutien financier auprès des Cadets de Défense et des Classes de Défense. M. Joseph Lopez a exposé les différentes actions fédérales. Mme Karine Anselmetti, professeur au collège Mme-de-Sévigné à Perpignan, a fait un exposé de son séjour pédagogique à Paris et a remercié la FNAM pour l'attribution du 3^e prix de la Mémoire et Civisme. MM. Lopez et Mallol ont remis la médaille d'Or à MM. Francis Blanch et Alain Miquel. L'assemblée s'est terminée par la *Marseillaise* et le pot de l'amitié.

Raymond MALLOL

GR 278

ASSOCIATION VAROISE DE
L'APPEL DU 18 JUIN

Président : M. Jacques Quentin
Adresse : Lotissement du Moulin vil-
la 9 - 18 impasse des Agrumes
83140 Six-Fours-les-Plages



Le 14 mars 2024 s'est tenue la conférence « De Gaulle, une certaine idée de la France », par Julian Jackson, professeur d'Histoire française à *Queen Mary University of London* et spécialiste britannique de l'histoire française du XX^e siècle. Nous l'avions contacté un an auparavant afin d'explicitier qui était l'homme du 18 juin. Le partenariat entre notre association et le conseil départemental et le soutien de la FNAM ont été décisifs dans la réalisation de cette conférence. Plus de 170 personnes dont les journalistes

de Var Matin et de la Marseillaise, de radio France Provence, de BFM Toulon et de la TV Video83 sur Internet étaient présents pour cet évènement.

Étaient également présents Mme Marielle Goitschel, marraine de l'association et grande championne de ski, les membres d'honneur

de notre association M. Rémi de Gaulle et Mmes Christine Clerc et Frédérique Neau-Dufour, ancienne directrice du Struthof, nommée responsable de la stratégie mémorielle du Grand Est.

M. Julian Jackson nous a fait le plaisir de rejoindre les membres d'honneur de notre association.

GR 281

ASSOCIATION POUR LA PROMOTION DE
LA TRANSFUSION SANGUINE DANS LES
ARMÉES

Président : Médecin général (2s) Benoît Clavier
Adresse : rue du Lt Raoul Batany - CTSA
92140 Clamart



Le 22 janvier 2025, l'Association pour la Promotion de la Transfusion Sanguine dans les Armées (APTSA) a été invitée au fort de Nogent (94), siège du Groupement de Recrutement de la Légion Étrangère (GRLE). La journée organisée par l'officier de réserve citoyenne G-M Royné, membre de la société des amis du musée des armées, a rassemblé notamment deux amicales d'anciens de la Légion, Vert & Rouge et AALE91, des anciens sous-officiers et officiers de réserve de l'armée de l'Air et de l'Espace, et le Bureau de l'APTSA. Le point d'orgue était la visite de la crèche traditionnelle dans la Légion

Étrangère. Le thème de l'Indochine s'imposait en ce 70^e anniversaire de la bataille de Dien Biên Phu. G-M Royné nous a présenté une évocation historique et musicale de la Seconde Guerre mondiale. Ce fut l'occasion pour le président de l'APTSA, en présence du LCL Dieulangard, chef de corps, de remettre un diplôme associatif d'honneur au SCH Yannick (GRLE) en remerciement du soutien apporté aux dons du sang aux armées des 14 juillet 2014 et suivants : conception de graphismes et d'objets promotionnels, soutien valorisé par un transfert de compétences au Centre de Transfusion Sanguine des Armées.



Des chevaux et des hommes

Jusqu'au 4 janvier 2026

Musée de la Grande Guerre de Meaux

La nouvelle exposition « Des chevaux et des hommes », évoque la relation unique qui s’est tissée entre les soldats et les chevaux employés durant la Première Guerre mondiale. Elle aborde le sujet du sort des équidés dans cette guerre, ainsi que les relations avec les hommes qui dépassent le strict usage militaire et donne à voir la fraternité dans l’horreur entre les hommes et les bêtes condamnés à vivre ensemble, confrontés à un même destin.

Au cœur de cette guerre où l’artillerie et les techniques nouvelles dominant, les combattants ont recours aux chevaux pour transporter troupes et matériels, pour la cavalerie et l’artillerie. Au total, les armées françaises incorporent près de 1,9 million de chevaux et mulets (11 millions pour l’ensemble des belligérants) et le total des pertes de ces effectifs équins atteint 1,14 million.



Guerre en jeux

Jusqu'au 21 septembre 2025

Historial de la Grande Guerre Péronne

Pourquoi les jeux de guerre sont-ils aussi populaires ? Beaucoup de joueurs et joueuses, confrontés ou non aux horreurs de la guerre, y trouvent un divertissement ; pourtant, jouer à la guerre n’est pas anodin.

Pourquoi joue-t-on à la guerre ? Des soldats de plomb aux jeux vidéo se tisse une longue histoire de la relation intime entre le jeu et le champ de bataille. Si les formes de jeux diffèrent selon les époques et les cultures, leurs logiques restent étonnamment similaires. Ils s’immiscent dans tous les foyers, diffusant une représentation de la guerre souvent bien éloignée de la réalité.

Dans des sociétés qui rejettent moralement la violence, le jeu de guerre porte en lui toute l’ambiguïté de se divertir avec le conflit ou la compétition.

Cette exposition vous propose d’explorer la manière dont ces jeux façonnent notre compréhension du monde et de nous-mêmes.



Un exil combattant Les artistes et la France

**Jusqu'au 22 juin 2025
Musée de l'Armée**

De Londres à Sydney, en passant par New York, Brazzaville, Buenos Aires, Cuba ou encore Alger, les visiteurs découvriront les parcours variés et les engagements courageux de nombreuses personnalités. Parmi elles, des figures marquantes comme René Cassin, Germaine Krull, André Masson, Wifredo Lam, Maria-Elena Vieira da Silva, Henry Valensi, Fernand Léger, Jean Hélion, Anna Marly, Micheline Rosenberg, Georges Duthuit, Jean Gabin, et bien d'autres.

L'exposition souligne la persistance de la liberté d'action et de création, incarnée par l'esprit des Lumières, dans les territoires ralliés. Un « certain esprit français », défendu aussi par des artistes étrangers soutenant ces valeurs, comme le sculpteur et peintre américain Alexander Calder.



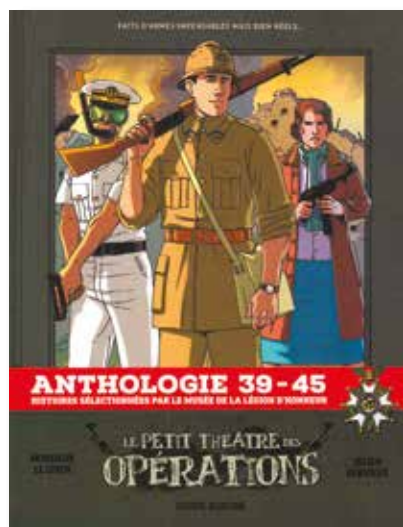
Opération Dragoon. 1944, le Débarquement de Provence

**Jusqu'au 29 juin 2025
Musée de la Marine à Toulon**

À l'occasion des commémorations du 80^e anniversaire de la Libération de la France, le département du Var et le musée national de la Marine de Toulon s'associent pour mettre en lumière le débarquement du 15 août 1944 sur les côtes varoises.

L'exposition *Opération Dragoon. 1944, le débarquement de Provence en photographies* présente de nombreux clichés provenant aussi bien d'institutions françaises que britanniques et américaines, illustrant la préparation et le déroulement de cet événement majeur et pourtant méconnu de la Seconde Guerre mondiale.

L'importance stratégique de ce second débarquement sur le territoire français est révélée au fil du parcours, de l'ampleur des campagnes de reconnaissance aérienne au rôle clé de l'armée française, reconstituée en Afrique du Nord, dans la récupération de Toulon et Marseille.



Le Petit Théâtre des opérations Anthologie 39-45...

Prix : 15,90 €

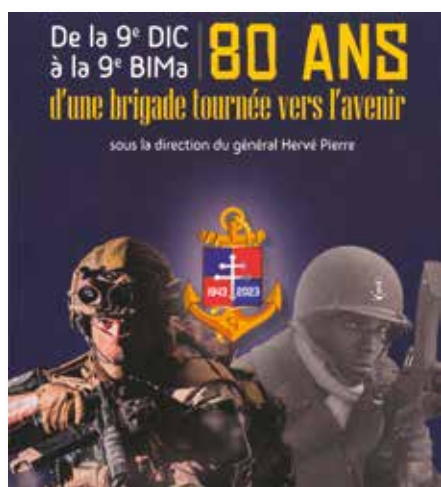
Édité par Fluide Glacial

Sur un ton décalé, mais toujours documenté, Julien Hervieux et Monsieur Le Chien ont ressuscité les héros et histoires oubliés des grandes guerres pour leur rendre hommage dans leur série à succès *Le Petit Théâtre des Opérations*.

Cette anthologie contient des histoires sélectionnées par le musée de la Légion d'honneur dans les tomes 1 à 4 du Petit Théâtre des Opérations, ainsi qu'une histoire inédite.

De quoi découvrir ou redécouvrir une formule lue et approuvée par des milliers de lecteurs : des histoires longues suivies de textes documentés appuyant leur véracité, ainsi que des anecdotes surprenantes.

L'Histoire telle qu'on ne l'a jamais lue ou apprise: humour et faits historiques vont parfaitement de paire pour un moment de détente tout en se cultivant. Idéal pour les ados... mais aussi pour les adultes !



De la 9^e DIC à la 9^e BIMA

80 ans d'une brigade tournée vers l'avenir

Prix : 24,90 €

Édité par Les éditions Pierre de Taillac

Héritière de la « Division Bleue » qui s'était illustrée en 1870 lors des combats de Bazeilles, la 9^e division d'infanterie coloniale voit le jour en Afrique du Nord en juillet 1943.

Elle participe à la libération de la France puis est engagée en Indochine dès 1945. Mise en sommeil en 1946, elle renaît Brigade en 1963 et participe depuis à toutes les opérations

militaires de la France : Tchad, Irak, Somalie, Rwanda, Ex-Yougoslavie, Kosovo, Côte d'Ivoire, Centrafrique, Afghanistan, Libye, Mali... En mai 2023, un colloque a réuni à Dinard, un panel d'experts pour penser l'avenir de la 9 à l'aune de son passé. Car l'originalité de cette rencontre est d'avoir articulé les cas d'espèce historiques aux travaux de prospective les plus avancés : transformation Scorpion, commandement distribué, enseignements de la guerre en Ukraine... Il en résulte un ouvrage unique : sur le fond car aux analyses des historiens et politistes s'ajoutent les témoignages d'acteurs ; sur la forme car cette matière vivante est enchâssée dans une riche iconographie qui fait la part belle au vécu des marsouins, bisons, bigors, sapeurs et transmetteurs de marine.

Étiez-vous à Constantine en 1961 ?

1^{er} Régiment du Train, 25^e escadron du train et/ou 2^e bureau de l'état-major à Constantine en 1961? Je suis à la recherche d'anciens vétérans qui ont servi avec M. Henri de Laborde de Monpezat.

Je m'appelle Frederikke Ingemann, et suis historienne et journaliste danoise, diplômée docteur en relations internationales et de l'histoire de l'Europe au XX^e siècle de Paris IV-Sorbonne. Vous pourriez m'écrire par mail: contact@frederikkeingemann.dk ou prendre contact avec *La Charte* qui transmettra.

Mille mercis pour votre aide.

Je cherche à contacter le sergent-chef Fragiacommo du 72^e BIMA de Marseille qui, au début des années 2000, s'est illustré par l'acheminement de l'étrave du Léon Blot, précieuse relique rapatriée du Tchad, qui trône devant le musée des Troupes de Marine.

Contacteur Bruno Chavernac : chavernac.bruno@orange.fr

Recherche toute information sur Henri Destaminil, radio au 2^e Bataillon Thaï en Indochine, qui avait été engagé dans le combat de Muong Chen en 1952, ainsi que sur le caporal chef Fracasso.

OPEX votre voix compte !

Vous avez participé à une OPEX, n'hésitez pas à nous raconter ce que vous avez vécu pour partager cette expérience avec l'ensemble de nos lecteurs : anciens combattants, militaires, conjoints et conjointes d'anciens combattants ou de militaires, étudiants, historiens, passionnés d'histoire.

lacharte@maginot.asso.fr

Conjointes ou conjoints de militaires, vous n'êtes pas oubliées !

Dans le cadre d'un futur article sur les points de vue, les vécus, les attentes et les impressions de ces conjoints (es) de militaires souvent partis (es) en mission, plus ou moins longtemps, nous vous sollicitons pour nous faire part de votre témoignage. Que vous l'ayez suivi (e) ou non, faites nous part de votre quotidien, des difficultés rencontrées, des soutiens reçus, de votre ressenti, etc. Homme ou femme, tous les avis comptent !

lacharte@maginot.asso.fr

Cascade d'El-Ourit à Tlemcen

© Fatima Brahmi

